

JOURNAL HELVETIQUE

O U

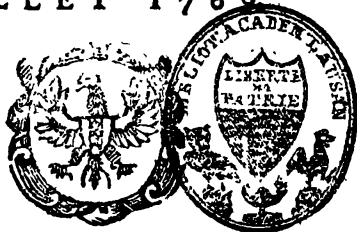
R E C U E I L

D E

Pièces de Morale , de Politique & Oeconomie , d'Agriculture , d'Histoire Naturelle & Civile &c. Avec des Pièces fugitives de Littérature choisie , en prose & en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux , les Découvertes & l'Encouragement des Sciences & des Arts , des Manufactures & des Métiers &c.

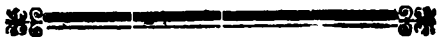
DEDIÉ A U ROI,

JUILLET 1769



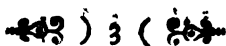
NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.



MDCCLXIX.





JOURNAL

HELVETIQUE.



JUILLET 1769.

OBSERVATION

*Sur SHAKESPEARE, tirées de la Préface
que M. S. JOHNSON a mise à la tête
d'une nouvelle Edition des œuvres de ce
Poete.*

ON se plaint depuis long-tems qu'on prodigue sans raison les louanges aux morts, & qu'on accorde trop souvent à l'antiquité les honneurs qui ne sont dûs qu'à la supériorité du mérite; ces plaintes seront toujours la ressource ou de ceux qui n'é-

tant pas en état d'ajouter une vérité à la somme des connoissances humaines, espèrent se distinguer par les hérésies du paradoxes, ou des écrivains infortunés qui se flattent d'obtenir de la postérité l'estime que leur siècle leur refuse.

L'ancienneté, comme toutes les autres qualités qui attirent l'attention des hommes, n'est sans doute que trop souvent respectée, plus par préjugé que par raison. On est naturellement plus disposé à honorer le mérite qui n'est plus, que celui qui existe près de soi. Les critiques s'appliquent particulièrement à découvrir des beautés dans les anciens, & des défauts dans les modernes. Quand un auteur vit encore, on apprécie son mérite par ses plus mauvais ouvrages; quand il est mort, on ne le juge plus que sur ses meilleures productions.

Il n'y a cependant que le tems qui puisse mettre le sceau à la réputation des ouvrages de goût & de génie, parce que ce n'est que par une suite d'étude, d'observations, de comparaisons, qu'on apprend à mesurer les forces de l'esprit humain, & à apprécier la valeur de ses productions.

SHAKESPEARE peut prétendre au privilège d'un ancien & réclamer les droits d'une gloire établie par le tems. Sa réputa-

tion a déjà survécu de beaucoup à son siècle, terme qu'on regarde communément comme celui qui fixe le mérite littéraire. Toutes les circonstances locales & momentanées qui pouvoient séduire ses contemporains en sa faveur, ne subsistent plus. Les variations du goût & les changemens des mœurs, loin d'affoiblir le succès de ses ouvrages, semblent y avoir donné un nouvel éclat.

Mais, quoique les jugemens des hommes semblent acquérir avec le tems plus de certitude & d'autorité, une longue approbation pourroit encore n'être que l'effet de la mode ou du préjugé. Il faut examiner quelles sont les qualités singulières qui ont pû mériter & conserver à SHAKESPEARE l'admiration de ses compatriotes.

Rien n'est plus propre à plaire plus long-tems à un grand nombre d'hommes que la représentation vraie de la nature universelle. Les mœurs particulières ne peuvent être connues que de peu de personnes, & par conséquent il n'y a que peu de juges en état d'apprécier le mérite de la copie. Les combinaisons irrégulières d'une imagination originale peuvent amuser un moment par l'attrait de cette

6 JOURNAL HELVETIQUE

nouveauté vers laquelle la satiété des plaisirs ordinaires nous fait courir; mais les sensations qui ne tiennent qu'à la surprise s'épuisent bientôt & ne laissent point de traces; l'âme n'aime à se reposer que sur les fondemens solides du vrai.

SHAKESPEARE est par dessus tous les poètes, du moins parmi les modernes, le poète de la nature: C'est lui qui présente à ses lecteurs un miroir fidèle de la nature & des mœurs. Ses caractères ne sont modifiés ni par des coutumes locales, ni par des traits particuliers à certaines habitudes ou professions, ni par des accidens d'opinions passagères, ou de modes fugitives; ils sont le produit de l'humanité telle quelle se présente dans tous les tems & dans tous les lieux. Ses personnages n'agissent & ne parlent que par l'influence de ces passions universelles qui affectent tous les cœurs & qui conservent le mouvement de tout le monde moral. Dans les écrits des autres Poètes un caractère est trop souvent un individu; dans ceux de SHAKESPEARE c'est presque toujours une espèce.

C'est là ce qui remplit les pièces de SHAKESPEARE d'axiomes pratiques & de morale domestique. On a dit d'EURIPIDE que chacun de ses vers étoit un précepte, nous

dirons de SHAKESPEARE que de chacun ses ouvrages on peut recueillir un système complet de sagesse économique & civile. Cependant ce n'est pas dans la beauté des passages particuliers que son génie se montre; c'est dans les développemens de sa fable & dans la teneur du dialogue. Le louer par des citations, c'est imiter le pédant d'HIEROCLES, qui ayant une maison à vendre, en apporte une pierre sous son manteau, qu'il présente comme un échantillon.

Dans presque tous les drames, l'amour est l'agent universel qui distribue le bien & le mal, & précipite ou retarde le mouvement de l'action, mais l'amour n'est qu'une des passions qui remuent le cœur de l'homme, & comme ce n'est pas celle qui a le plus d'influence sur la somme totale de la vie, elle ne doit pas occuper beaucoup de place dans les drames d'un Poète qui prenoit ses idées dans la nature actuelle, & ne peignoit que ce qu'il avoit vu. Il savoit que toutes les passions peuvent faire le bonheur ou le malheur de l'homme, & par conséquent servir de moyens au Poète dramatique.

Les autres Poètes dramatiques ne savent attirer l'attention qu'en chargeant les caractères

8 JOURNAL HELVETIQUE

tères , en exagérant les vertus & les vices , en faisant parler & agir leurs personnages comme les hommes n'ont jamais agi ni parlé , en déguisant les passions les plus naturelles & les incidens les plus ordinaires , de manière que ceux qui les ont vus sur le théâtre ne les reconnoissent plus dans le monde. SHAKESPEARE rapproche les choses les plus éloignées , & simplifie les plus merveilleuses ; il peint l'homme non seulement tel qu'il est dans les situations ordinaires , mais encore tel qu'il seroit dans les situations extraordinaires qu'il suppose. Dans ses ouvrages la nature humaine se montre & s'exprime avec un langage humain.

Des critiques lui ont reproché de s'attacher trop à peindre la nature universelle. On a trouvé que ses Romains n'avoient pas assez le ton romain , & que ses Rois n'avoient pas assez la dignité des Rois. DENIS est blessé , que MENENIUS , Sénateur de Rome , fasse le buffon , & M. de VOLTAIRE croit peut être que c'est violer la décence que de peindre l'usurpateur D. nois dans HAMLET , comme un yvrogne. Mais SHAKESPEARE sacrifie tout à la nature & à la vérité. Sa fable demandoit des Romains & des Rois , il n'a vu que des hommes. Il avoit besoin de bou-

fon, il l'a pris au Sénat de Rome, où on eut trouvé comme ailleurs. Il vouloit mettre sur la scène un usurpateur & un meurtrier, & pour le rendre aussi méprisable qu'odieux, il a ajouté l'ivrognerie à ses autres vices, sachant que le vin exerce son empire sur les Rois comme sur les autres hommes. Ces critiques ne sont que des chicanes de petits esprits. Le Poete dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions, de pays; comme un peintre, content d'avoir bien peint la figure, néglige la draperie.

Le reproche qu'on a fait à SHAKESPEARE de mêler les scènes comiques avec les tragiques, mérite plus de considération, parce qu'il s'étend à tous ses ouvrages. Etabliſſons d'abord le fait, nous le discuterons ensuite.

Les drames de SHAKESPEARE ne sont, rigoureusement parlant, ni des tragédies, ni des comédies; ce sont des compositions d'une espèce distincte. Il s'est proposé de représenter l'état réel de ce monde subuaire, où le bien & le mal, la tristesse & la joie, les petits & les grands incidens se trouvent sans cesse mêlés & confondus avec des combinaisons inombrables.

Dans ce cahos d'objets & d'incidens divers, les poètes anciens choisirent pour

objet de leurs fictions, les uns les crimes des hommes, les autres leurs folies; ceux-ci les vicissitudes importantes de la vie, ceux-là les circonstances & les incidens les plus familiers. Ces deux genres d'imitation formèrent la tragédie & la comédie, compositions destinées à produire des effets différens par des moyens contraires, & que les anciens ont toujours séparés l'une de l'autre,

SHAKESPEARE a réuni les talens qui excitent le rire & la tristesse, non-seulement dans un même caractère, mais encore dans une même composition. Presque toutes ses pièces sont composées de personnages sérieux & comiques, & d'incidens tristes & gais.

Cette méthode est sans doute contraire aux règles ordinaires de la critique, mais on peut toujours en appeler du tribunal de la critique à celui de la nature. Le but de tout écrit est d'instruire: Le but de la poésie est d'instruire en amusant. On ne peut pas nier que les drames mêlés, comme ceux de SHAKESPEARE, ne puissent présenter toute l'instruction dont la tragédie & la comédie sont susceptibles, par cela même qu'ils ressemblent de plus près à la nature.

On objecte que par ces changemens de

scène les passions sont interrompues dans leur développement, & que le principal événement ne marchant pas à sa fin par une gradation convenable & continue, n'est plus capable de produire le degré d'intérêt qui constitue la perfection du poëme dramatique. Ce raisonnement est si spécieux, qu'il a été reçu comme vrai par ceux mêmes à qui une expérience journalière en démontre la fausseté. Ce mélange de scènes d'un caractère opposé ne manque jamais de produire la même diversité dans les sentimens des spectateurs; & c'est ce que le poëte a voulu. La fiction ne peut jamais faire naître une émotion assez forte pour que l'attention ne puisse se distraire aisément; & si quelquefois une douce tristesse se trouve interrompue par un trait de gaité inattendu, il faut considérer que très souvent la tristesse n'est pas agréable, que ce qui déplaît à un homme peut plaire à un autre, & qu'enfin tout plaisir consiste dans la variété.

Les comédiens qui, dans l'édition qu'ils ont donnée de SHAKESPEARE, ont divisé ses pièces en comédies, histoires & tragédies, n'ont pas bien distingué ces trois espèces de composition. Ils ont appelé comédie toute action dont la catastrophe

étoit heureuse pour les principaux personnages, quelque graves ou pathétiques que fussent les incidens dans le cours de la pièce. Cette idée de la comédie a duré long-tems parmi nous, & l'on faisoit des pièces qui, par le changement seul de la catastrophe, étoient des tragédies un jour & des comédies le lendemain. La tragédie ne différoit donc alors de la comédie, ni par l'importance des événemens, ni par la dignité des personnages, ni par l'élevation du ton, mais seulement par la catastrophe qui devoit être toujours funeste.

Le drame qu'on appelloit histoire, étoit une suite d'événemens indépendans les uns des autres, qui n'étoient liés que par l'ordre chronologique, & qui se succédoient sans unité de tems ni d'action; ainsi un sujet pouvoit être continué dans plusieurs pièces: Comme il n'avoit point de plan, il n'avoit point de limites.

On reconnoit dans tous les drames de SHAKESPEARE le même genre de composition: Il a mêlé par-tout le sérieux & la plaisanterie, & il produit toujours l'effet qu'il se propose de produire, soit qu'il veuille nous attendrir ou nous faire rire, ou simplement fixer notre attention sur la suite des événemens qu'il met sous nos yeux. Quand on conçoit bien le plan de

SHAKESPEARE, la plupart des critiques qu'on en a faites s'évanouissent.

La nature le portoit plus particulièrement vers la comédie. Dans la tragédie, il écrit souvent, avec l'apparence du travail ou de l'étude, des choses peu dignes des efforts qu'elles lui coûtent ; mais dans ses scènes comiques il semble produire sans travail ce que le travail même ne pourroit perfectionner. Dans le premier genre il court sans cesse après l'occasion d'être pathétique ; dans le second, il semble se reposer ou se jouer comme dans l'élément qui lui est propre. Enfin dans la tragédie, c'est l'art qui guide sa plume, dans la comédie c'est l'instinct.

SHAKESPEARE a de grandes beautés ; mais il a aussi des défauts, & des défauts assez choquans pour obscurcir & détruire tout autre mérite que le sien. Je montrerai le bien & le mal tels qu'ils se présenteront à moi, sans la malignité de l'envie & sans la superstition de l'admiration. Il n'y a point de question qu'on puisse discuter plus innocemment que les talens d'un poète qui n'est plus.

Le premier défaut de SHAKESPEARE est celui auquel on peut imputer la plus grande partie du mal qu'on trouve dans les hommes & dans les livres. Il sacrifie la

vertu à la convenance; il cherche plus à plaire qu'à instruire, & semble avoir écrit sans aucun but moral. On peut, il est vrai, tirer de ses ouvrages un système des devoirs de la société, parce que tout homme qui pense raisonnablement ne peut écrire sans moralité; mais ses préceptes & ses axiomes tombent sans dessein de sa plume; il laisse agir & parler ses personnages selon leur caractère, sans chercher à exciter l'amour du bien & l'horreur du mal; leur exemple n'opère que par hasard. C'est un reproche que la barbarie du siècle de SHAKESPEARE ne peut exténuier; car c'est le devoir de chaque écrivain de travailler à rendre les hommes meilleurs, & la justice est une vertu indépendante des tems & des lieux.

L'intrigue de ses pièces est en général tissée lâchement & conduite sans art. Il néglige des occasions de plaire ou d'intéresser que lui présentait tout naturellement le développement de sa fable. La fin de ses pièces est presque toujours négligée. Comme il composoit pour vivre, lorsqu'il approchoit du terme, il s'ébêgeoit le travail pour en recueillir plus promptement le fruit; ainsi son esprit se relâche lorsqu'il auroit eû besoin de ramasser toutes ses forces. Il n'a eû aucun égard aux

différences de tems ou de lieu, & il donne sans scrupule à un siècle & à une nation les mœurs, les coutumes & les opinions d'un autre tems & d'un autre peuple.

Lorsqu'il veut être comique ; sa plaisanterie est communément grossière, & sa gaieté licentieuse. Les hommes & les femmes du monde qu'il met sur la scène ne sont presque pas distingués des paysans ; & par leur langage & par leurs manières.

Dans la tragédie, ce qu'il fait le plus mal est constamment ce qui lui a le plus coûté à dire. Il exprime en général avec beaucoup de chaleur & d'énergie tous les mouvemens de la passion qui sortent naturellement de la situation & du caractère de ses personnages ; mais quand il est obligé de solliciter son imagination & de forcer pour ainsi dire son esprit à produire, il n'en sort que bassesse, enflure, platitude & obscurité.

Il affecte dans les narrations des circonlocutions fatigantes & une pompe de langage qui n'a nulle proportion avec les choses qu'il raconte. Les narrations dans la poésie dramatique sont ordinairement ennuyeuses, parce qu'elles suspendent le progrès de l'action. Le poète devrait donc les rendre rapides & les animer par des in-

terruptions fréquentes : SHAKESPEARE a cherché à les relever par la dignité de la diction & les ornemens de la poésie.

Lorsqu'il veut être orateur, il devient froid & énervé; car il n'est grand qu'autant qu'il ne sort pas de la nature. Il s'embarresse souvent dans des idées qu'il ne peut pas rendre & qu'il ne veut pas rejeter; pour se tirer d'affaire, il s'énonce alors d'une manière vague & confuse qu'il laisse à débrouiller à ceux qui en auront le courage.

SHAKESPEARE exprime souvent d'une manière embarrassée une pensée commune, & ca he une petite image sous un vers pompeux; il connoit peu cette proportion des mots avec les choses qui constitue la vérité du style.

Lorsque SHAKESPEARE veut attendrir & toucher par la peinture de la chute de la grandeur, des dangers de l'innocence, des traverses de l'amour, c'est alors que l'inégalité de son génie se montre plus sensiblement. Il ne peut pas être long-tems tendre & pathétique. A peine a-t-il commencé à vous émouvoir, que cette première impression est effacée par une impression contraire; une froide plaisanterie, une misérable équivoque vient dans les
momens

momens les plus intéressans glacer au fond du cœur la terreur & la pitié, au moment même qu'il avoit scû les faire naître par un trait touchant ou sublime.

Le défaut le plus remarquable de nôtre poète est son goût pour les jeux de mots. Il n'y a rien qu'il ne sacrifie au p'aillir de faire une mauvaise pointe. C'est pour lui la pomme d'or qui le détourne sans cesse de sa route & lui fait manquer son but.

On trouvera peut-être étrange qu'en exposant les défauts de SHAKESPEARE, je n'aie pas parlé de la violation des unités dramatiques, ces règles institués par l'autorité réunie des poètes & des critiques; mais à cet égard j'essaièrai de le défendre contre ses censeurs.

Ses histoires n'étant ni des tr gédies, ni des comédies, ne sont point soumises aux loix propres à ces deux genres de drames. Tout ce qu'on est en droit d'en exiger, c'est que les incidens en soient variés & intéressans; que les changemens d'action soient suffisamment préparés pour être bien compris, & que les caractères soient vrais, diversifiés & soutenus. Il n'y faut pas chercher d'autre unité.

En examinant de pres les principes sur

lesquels sont fondées les unités de tems & de lieu, peut-être que ces règles perdront un peu de leur prix & de la vénération qu'elles ont obtenue depuis le tems de CORNEILLE; peut être qu'on s'apercevra qu'elles ont donné plus de peine au poète que de plaisir au spectateur.

La nécessité d'observer ces deux unités nait de la prétendue nécessité de rendre le drame croyable. Les critiques regardent comme une chose impossible qu'une action qui a demandé des mois ou des années puisse être supposée se passer dans l'espace de trois heures, ou que le spectateur puisse croire qu'il reste assis dans un théâtre, tandis que des Ambassadeurs vont & reviennent, qu'on lève des armées & qu'on prend des villes, qu'un proscrit erre en exil & retourne dans sa patrie, ou jusqu'à ce que celui qu'ils ont vû faisant la cour à sa maitresse au commencement d'une pièce, pleure à la fin la perte prématurée du fils qu'il a eû de cette maitresse après l'avoir épousée. Une fausseté évidente révolte, dit-on, l'esprit, & la fiction perd sa force lorsqu'elle s'éloigne de la vraisemblance.

Les limites étroites du tems, ajoute-t-on, ont déterminé nécessairement celles du lieu. Le spectateur qui a vû le premier

acte à Alexandrie, ne peut pas supposer qu'il se trouve à Rome au second; il sçait qu'il n'a pas changé de place & que les lieux n'ont pû changer d'eux-mêmes.

Voilà le langage triomphant que tiennent les critiques contre les irrégularités des drames, & l'on n'a pas même songé à y répondre, mais il est tems de leur dire, d'après l'autorité de SHAKESPEARE, qu'ils prennent pour un principe incontestable un paradoxe que leur esprit dément au moment où leur bouche le prononce. Il est faux qu'aucune représentation dramatique ait jamais été prise pour une action réelle.

L'objection fondée sur l'impossibilité de passer la première heure à Alexandrie & la seconde à Rome, suppose qu'au lever de la toile le spectateur imagine être réellement à Alexandrie, & qu'il croie qu'en venant au spectacle il a fait un vvyage en Egypte & qu'il vit dans le tems de CLE'OPATRE & d'ANTOINE. Assurément celui qui se feroit cette illusion pourroit bien la pousser plus loin; s'il prend dans un certain moment le théâtre qu'il voit pour le palais des Ptolemées, pourquoi ne le prendroit-il pas au bout d'une demi-heure pour le promontoire d'Actium? L'illusion, s'il y

en avoit, n'auroit point de limites certaines. Si le spectateur peut une fois se persuader qu'ALEXANDRE & CÉSAR sont pour lui d'anciennes connoissances ; s'il peut prendre une salle éclairée par des chandelles pour la plaine de Pharsale ou pour les rives du Granique, il faut qu'il soit dans un état d'ivresse qui le met hors de la portée de la raison & du vrai ; il n'y a pas de motifs pour qu'un esprit ainsi exalté songe à compter les minutes, ou pour qu'une heure ne puisse pas lui paroître un siècle.

Mais la vérité est que les spectateurs sont toujours dans leur bon sens, & n'oublient jamais que le théâtre n'est qu'un théâtre & que les acteurs ne sont que des acteurs. Ils viennent pour entendre déclamer des vers & représenter une action. Cette action doit se passer quelque part ; mais les divers incidens qui complètent une fable peuvent se passer en des lieux fort distans les uns des autres ; & où est l'absurdité de supposer que ce même lieu, qu'on connoit pour un théâtre moderne, représente Athènes dans un instant & Syracuse dans un autre ?

De même qu'on suppose un lieu, on peut étendre le tems. La plus grande partie du tems qu'exige une fable drama-

tique s'écoule entre les actes ; car la portion de l'action qui est représentée a une durée égale à celle de la réalité même. Si dans le premier acte les préparatifs de la guerre contre MITHRIDATE sont supposés se faire à Rome , l'événement de la guerre peut bien , au dénouement , être supposé se passer au Pont. Nous savons qu'il n'y a ni guerre ni préparatifs ; que nous ne sommes ni à Rome ni au Pont ; que ce n'est ni MITHRIDATE ni LUCULLUS qui sont devant nous. Le drame nous présente des imitations successives d'actions successives ; & pourquoi la seconde imitation ne représenteroit elle pas une action arrivée plusieurs années après la première, si toutes les deux sont tellement liées l'une à l'autre qu'il n'y ait que le tems qui les sépare ? Le tems est de tous les modes d'existence celui qui obéit le plus aisément à l'imagination ; un espace de plusieurs années qui est écoulé se conçoit aussi facilement que le passage de quelques heures. Dans la contemplation nous resserrons sans peine le tems des actions réelles ; nous permettrons donc volontiers de le resserrer dans les imitations de la réalité.

Mais on demandera comment le drame peut intéresser si l'on n'y donne aucune

croyance; je répondrai qu'on y donne toute la croyance qu'exige un drame; il intéresse comme une peinture vraie d'une chose réelle; comme représentant au spectateur ce qu'il éprouveroit s'il se trouvoit dans la situation où se trouvent les personnages du drame. Si nôtre cœur est ému, ce n'est pas que nous pensions que ce sont des malheurs réels dont nous sommes témoins, mais seulement des malheurs auxquels nous sommes exposés. S'il y a de l'illusion, ce n'est pas que nous croyions malheureux les personnages que nous voyons; c'est nous mêmes que nous imaginons malheureux pour le moment; nous sommes émus par la possibilité & non par la présence de l'infortune, comme une tendre mère pleure sur son enfant lorsqu'elle songe que la mort peut le lui enlever. Le plaisir que nous donne la tragédie vient du sentiment que nous avons de la fiction même; si nous croyions voir des meurtres & des trahisons réels, ce spectacle ne nous plairoit plus.

Toute imitation produit de la peine ou du plaisir, non parce qu'on la prend pour la réalité; mais parce qu'elle rappelle à l'esprit la réalité. Lorsque nôtre imagination est agréablement remuée par la peinture d'un beau paysage, nous n'imaginons

pas pour cela que nous allons jouir de l'ombre des arbres que nous voyons, & nous rafraichir aux fontaines qu'on nous montre; mais nous aimons à penser au plaisir qu'il y auroit à voir couler cette eau limpide. & à nous reposer sous ces ombrages. Nous sommes intéressés en lisant l'histoire d'HENRI IV; mais personne n'a jamais pris le livre qu'il tenoit pour le champ d'Azincourt: Une représentation dramatique est un livre récité avec des circonstances concomitantes qui en augmentent ou diminuent l'effet.

La lecture d'une pièce affecte l'esprit comme la représentation même; il est donc évident qu'on ne donne pas de la réalité à l'action. Il s'ensuit qu'on peut supposer un espace de tems plus ou moins long, écoulé entre les actes, & que l'auditeur d'un drame ne tient pas plus de compte de la durée de l'action que celui qui lit une histoire, où dans une heure on fait passer sous ses yeux la vie entière d'un héros ou les révolutions d'un empire.

Il est aussi inutile de rechercher que difficile de sçavoir si SHAKESPEARE a négligé l'observation des unités à dessein ou par une heureuse ignorance. Comme il n'y a d'unité essentielle à la fable que celle

d'action ; & comme celles de tems & de lieu, n'étant fondées que sur des fausses suppositions, ne feuvent qu'à rétrécir le cercle du drame & à diminuer par-là la variété, je ne crois pas qu'il faille regretter que SHAKESPEARE ait ignoré ou ait négligé ces prétendues règles.

Le poète qui, en réunissant toutes les autres perfections du drame, observeroit encore rigoureusement les unités, mériteroit les mêmes éloges qu'un architecte qui auroit l'art d'orner une citadelle de tous les ordres d'architecture sans lui rien faire perdre de sa force ; mais la beauté principale d'une citadelle est d'être bien défendue contre l'ennemi, & le plus grand mérite d'un drame est d'imiter la nature & d'instruire l'homme.

Il ne seroit pas impossible que ce que j'écris ici ramenât les principes de l'art dramatique à un nouvel examen. Je suis effrayé de ma témérité ; & quand je songe à la réputation & à la force des écrivains qui soutiennent l'opinion contraire, je suis tenté de rester dans un respectueux silence ; comme ENGÈE abandonna la défense de Troye lorsqu'il vit NEPTUNE lui-même ébranlant les murailles, & JUNON à la tête des assiégeans.

Ceux qui ne trouveront pas mes rai-

sons suffisantes pour approuver le jugement de SHAKESPEARE , trouveront du moins dans les circonstances de sa vie des motifs d'indulgence pour l'ignorance qu'on lui reproche.

Pour apprécier avec justesse les compositions d'un écrivain , il faut les comparer avec l'état du siècle où il a vécu , & avec les situations particulières où il s'est trouvé ; car quoique ces circonstances particulières ne rendent un livre ni meilleur ni plus mauvais aux yeux du lecteur , cependant il se fait toujours une comparaison secrète des ouvrages d'un homme avec les moyens qu'il a eus ; & comme il est bien plus important de rechercher jusqu'où l'homme peut étendre ses vues & apprécier sa force naturelle , que de sçavoir dans quel rang on doit placer un certain ouvrage , on aime à connoître les instrumens dont l'ouvrier s'est servi , aussi bien qu'à juger son travail ; on veut sçavoir ce qu'il ne tient que de ses propres forces , & ce qu'il doit à des secours étrangers & accidentels. Les palais du Mexique & du Pérou étoient sûrement des habitations peu commodes & peu agréables en comparaison des maisons d'Europe ; mais il eût été difficile de les voir sans étonnement , en se rappelant qu'ils avoient été bâtis par des hommes

qui ne connoissoient pas l'usage du fer.

Les Anglois, au tems de SHAKESPEARE, s'efforçoient de sortir de la barbarie ; l'étude de la philologie avoit passé de l'Italie en Angleterre sous le regne d'HENRI VIII, on commençoit à cultiver les langues sçavantes, & on lisoit les poëtes Italiens & Espagnols. Mais la littérature étoit bornée aux sçavans de profession & aux personnes du plus haut rang. Le public étoit sans lumières & sans goût, & c'étoit encore un mérite rare que de sçavoir lire & écrire.

Les nations, comme les individus, ont leur enfance. Des hommes qui ne connoissent pas l'état véritable des choses, ne sont pas en état de juger des imitations qu'on leur en présente. Le peuple, comme les enfans, aime tout ce qui a l'air extraordinaire, & dans un pays où les arts & les lettres sont inconnus, toute la nation est peuple.

Les Romans gothiques, remplis d'enchantemens, de dragons & de géans, faisoient les délices de presque tous ceux qui lisoient. Des esprits nourris de ces fictions extravagantes & merveilleuses n'étoient pas en état de goûter un vrai simple : Une pièce où l'on n'auroit représenté que les incidens ordinaires de la vie,

auroit parû bien insipide aux admirateurs du Palmerin & de Guy de Warwick. Il falloit, pour intéresser de semblables auditeurs, fabriquer des aventures étranges & fabu'euses; & l'in vraisemblance, qui révolte les hommes plus instruits, étoit le principal mérite d'un ouvrage, aux yeux de ces hommes ignorans & crédules.

En général, les sujets des pièces de SHAKESPEARE sont empruntés des chroniques & des nouvelles de son tems: Et il est probable qu'il choisissoit les plus populaires, & celles dont les aventures étoient le plus connues; car les spectateurs n'auroient pû le suivre dans toute l'intrigue du drame, s'ils n'avoient eû dans leurs mains le fil de l'histoire.

Ses sujets, soit historiques, soit fabuleux, sont toujours pleins d'incidens extraordinaires, plus propres à captiver l'attention d'un peuple grossier, que de belles pensées & de bons raisonnemens; & tel est le pouvoir du merveilleux sur ceux mêmes qui le méprisent, qu'i's sont plus fortement attachés par les tragédies de SHAKESPEARE que par celles d'aucun autre poete; les autres peuvent nous intéresser par des tirades & des morceaux particuliers, mais SHAKESPEARE excite en nous une curiosité vive & inquiète qui nous

fait desirer avec impatience le dénouement.

L'appareil du spectacle dont il a chargé ses pièces a le même but ; à mesure que les connoissances font des progrès , le plaisir passe des yeux aux oreilles ; mais dans le déclin des arts , il repasse des oreilles aux yeux. Les hommes pour qui SHAKESPEARE écrivoit se connoissoient mieux en processions & en cérémonies qu'en poésie , & peut-être qu'ils avoient besoin de quelques incidens visibles & extérieurs pour bien entendre le dialogue.

M. DE VOLTAIRE s'étonne que les extravagances de notre auteur puissent être souffertes sur le théâtre d'une nation qui connoit le CATON d'ADDISON. Qu'il me permette de lui répondre qu'ADDISON parle le langage des poètes , & SHAKESPEARE celui des hommes. Il y a dans le CATON une foule de beautés qui nous font estimer son auteur , mais nous n'y trouvons rien qui nous fasse connoître les sentimens & les actions de l'homme. C'est la plus belle production du jugement uni avec la science , mais l'OTHELLO de SHAKESPEARE est un enfant vigoureux & vivace , né de l'observation fécondée par le génie.

L'ouvrage d'un poète correct & régulier est un jardin bien dessiné & planté avec

art; la composition de SHAKESPEARE est une forêt qui présente à l'œil une pompe imposante & flatte l'imagination par une immense variété, où les chênes étendent leurs branches & les pins s'élèvent dans les airs, quelquefois entremêlés de ronces & d'épines, mais en d'autres endroits ombrageant à leurs pieds le mirthe & la rose. Les autres poètes étalent des cabinets de raretés, précieuses par l'élégance des formes & l'éclat du poli; SHAKESPEARE ouvre une mine qui renferme un trésor inépuisable d'or & de diamans, mais encroûtés dans la terre & mêlés de substances viles & grossières.





R E F L E X I O N S

S U R L' H I S T O I R E.

*Et en particulier sur l'Histoire d'Angleterre
de M. HUME.*



JAMAIS le public n'a mieux senti qu'il n'appartient qu'aux Philosophes d'écrire l'histoire. Le Philosophe ne doit point, comme TITE-LIVE, entretenir son lecteur de prodiges: Il ne doit point, comme TACITE, imputer toujours aux Princes des crimes secrets. C'est bien assez des crimes publics.

Il y a de la différence entre un historien fidèle & un bel esprit malin, qui empoisonne tout dans un stile concis & énergique. Le Philosophe ne recueillira point les bruits populaires comme SUEtone: Il ne dira point que TIBERE voyoit clair la nuit comme le jour: Il doutera qu'un Prince infirme, âgé de soixante douze ans, se retirera dans Caprée uniquement pour s'y abandonner à des débauches monstrueuses, in

connues même à la jeunesse de ce tems là & pour lesquelles il fallut des expressions nouvelles.

Le Philosophe n'est d'aucune patrie, d'aucune faction. On aimeroit à voir l'histoire des guerres de Rome & de Carthage, écrite par un homme qui n'auroit été ni Carthaginois ni Romain.

MEZERAI dégoûte les François mêmes quand il dit : *Taisez vous, écrivains Allemands, vos histoires sentent plus le vin que l'huile.* DANIEL laisse toujours trop voir de quel pays & de quelle profession il est. M. HUME, dans son histoire, ne paroît ni Parlementaire, ni Royaliste, ni Anglican, ni Presbytérien; on ne découvre en lui que l'homme équitable.

On voit avec un plaisir mêlé d'horreur, dans l'histoire de HENRI VIII, ces commencemens du développement de l'esprit humain qui doit un jour adoucir les mœurs, & cette ancienne férocité qui les rendoit alors si atroces. L'Angleterre change de Religion quatre fois, sous HENRI VIII, ÉDOUARD, MARIE & ELISABETH. Les Parlemens, qui depuis sont si jaloux de la liberté naturelle aux hommes, & qui la maintiennent avec tant de courage & même avec tant d'excès, sont sous HENRI VIII & MARIE sa fille, les lâches instru-

mens de la barbarie. On ne voit que des gibets, des échafauts & des bûchers. Faut-il donc qu'on ait passé par de tels degrés pour arriver au tems où les LOCKE ont approfondi l'entendement humain, où les NEWTON ont développé les loix de la nature, & où les Anglois ont embrassé le commerce des quatre parties du monde?

Quelles scènes présentent les tems de HENRI VIII, du jeune EDOUARD & de MARIE! HENRI VIII, ainsi que ses prédécesseurs, s'est soumis long tems au pouvoir de la Cour de Rome: Il ne se sépare d'elle que parce qu'il est amoureux (*) & parce que le Pape CLEMENT VII intimidé par CHARLES QUINT, ne veut pas favoriser son amour. Ce même Prince fait bruler d'un coté tous ceux qui croient encore à la suprématie du Pape, & tous ceux qui ne croient pas la transsubstantiation. Il a rompu avec Rome pour une femme, & il fait mourir cette même femme sur un échafaut: Il envoie ensuite une autre épouse au même supplice. La dernière Princesse de la maison de PLANTAGENET, la mère du Cardinal LAPOLE, est uainée sur un échafaut

(*) Cet événement fameux est développé avec beaucoup de finesse & de sagacité dans l'histoire du divorce de Henri VIII, par M. l'Abbé Raynal.

échafaut à l'âge de quatre vingts ans : Prêtres , Evêques , Pairs , Chanceliers , tout est sacrifié de même aux barbares caprices de ce fou sanguinaire. S'il eut été particulier , on l'eut enfermé & enchainé comme un furieux ; mais parce qu'il est fils d'un TUDOR usurpateur qui fut vainqueur du Tyran , il ne trouve pas un seul Juge qui ne s'empresse d'être l'organe de ses cruautés & le Ministre de ses assassinats judiciaires.

Après la mort de ce monstre , les Anglois qui étoient encore Catholiques séparés du Pape , deviennent Protestans ; mais l'esprit de persécution qui abrutissoit les hommes depuis si long-tems , subsiste toujours , & la coutume de venger ses querelles particulières par des meurtres juridiques , prend encore une nouvelle force. Le Duc de SOMMERSET , Protecteur d'Angleterre , fait trancher la tête au Grand Amiral SEYMOUR son propre frère ; lui-même perd bientôt la vie sur un échafaut par le Jugement du Duc de NOTHUMBERLAND , qui périt ensuite par le même supplice. L'Archevêque de CANTORBURY brulé des sectaires & est brulé à son tour. La Reine MARIE fait exécuter la Reine JEANNE GRAY & toute sa famille. La Reine MARIE STUARD , accusée d'être complice

de son mari , est condamnée , après dix-huit ans de captivité , à perdre la tête par les ordres de la Reine ELISABETH. Le petit fils de la Reine MARIE STUARD est enfin condamné au même supplice par son Peuple.

Q.'on songe au nombre prodigieux de Citoyens périssant par la même mort que leurs chefs & leurs maîtres , & on verra que cette partie de l'histoire étoit , si on ose le dire , digne d'être écrite par le bourreau , puisqu'il avoit recueilli les dernières paroles de tant d'hommes d'Etat qui lui furent tous abandonnés.

Si on s'arrêtoit à ces objets d'horreur ; si on ne connoissoit de l'histoire que ces guerres civiles , cette longue & sanglante anarchie , cette privation de bonnes loix & ces horribles abus du peu de loix sages qu'on pouvoit avoir alors , quel homme ne présageroit pas une décadence & une ruine certaine de ce Royaume ! Mais c'est précisément tout le contraire ; c'est de l'anarchie que l'ordre est sorti : C'est du sein de la discorde & de la cruauté que sont nées la paix intérieure & la liberté publique.

Voilà ce qui distingue le Peuple Anglois de tous les autres Peuples , & ce qui rend son histoire si intéressante & si instructive.

Ce Peuple rentre de lui-même dans l'ordre, & quelques années après la catastrophe de CHARLES I, on voit les fanatiques absurdes & féroces, qui ont trempé leurs mains dans son sang, changés en Philosophes. La raison humaine se perfectionne dans la même Ville où il n'y avoit peut-être pas ; du tems de CHARLES I, un seul homme qui eut des notions raisonnables.

Un des plus étonnans contrastes de l'esprit humain, c'est celui de l'autorité que CROMWEL avoit dans les Parlemens ainsi que dans les armées, avec ce galimatias absurde & dégoûtant qui régnoit dans tous ses discours. Toutes les paroles qu'on a recueillies de lui sont au dessous de ce que les Prophètes des Cévènes ont jamais prononcé de plus bas & de plus extravagant ; ce sont des expressions qui n'ont aucun sens, & des termes de la plus vile populace. C'est ainsi qu'il parloit dans le Parlement ainsi que dans la chaire ; & peut être, à la honte des hommes, c'est ainsi qu'il falloit parler alors ; car le jargon presbytérien & la folie prophétique étant à la mode, un discours raisonnable n'auroit point ému des hommes dont l'enthousiasme avoit éteint la raison. Quelle prodigieuse différence entre le stile des bons écrivains de la nation & celui de CROM-

WELL, c'est à dire, entre leurs idées! Cependant, c'est ce stile qui le met sur le trône; car la valeur n'en eut fait qu'un Colonel ou un Major: C'est avec le galimatias prophétique qu'il a régné.

Après cette épouvantable confusion dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société, dans la manière de penser, la raison a enfin repris son empire, & l'a étendu même au delà des bornes ordinaires. C'est aujourd'hui sur-tout qu'on peut dire de cette nation:

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
 Les Députés du Peuple, & les grands & le Roi,
 Divisés d'intérêts, réunis par la loi, &c.

HENR.

La fureur des partis a long-tems privé l'Angleterre d'une bonne histoire comme d'un bon gouvernement. Ce qu'un TORI écrivoit étoit nié par les WHIGS, démentis à leur tour par les TORIS. RAPIN TOIRAS, étranger, sembloit seul avoir écrit une histoire impartiale; mais on voit encore la souillure du préjugé jusques dans les vérités que TOIRAS raconte; au lieu

J U I L L E T 1769. 37

que dans le nouvel historien on découvre un esprit supérieur à la matière, qui parle des foibleffes, des erreurs & des barbaries comme un Médecin parle des maladies épidémiques.





F R A G M E N T

Sur le stile, traduit () de l'Italien.*

UN discours est une suite de mots qui correspondent à une suite d'idées; tout discours est une suite de sons articulés; toute différence dans le stile doit donc consister ou dans la diversité des idées ou dans la différente succession mécanique des sons représentatifs.

La diversité des idées peut venir ou de la nature des idées mêmes, ou de l'ordre dans lequel elles sont disposées, ou de ces deux choses ensemble.

La différence dans l'ordre des sons peut-être relative aux idées mêmes; & cela par cette analogie secrète qui se trouve entre les idées dépendantes du sens de l'ouïe & celles qui dépendent des autres sens; par

(*) *Il Caffè*: Le Caffè, ou collection d'essais sur différens sujets de littérature & de philosophie, imprimée à Milan & publiée par feuilles périodiques. Ces essais sont l'ouvrage de plusieurs gens de lettres du plus grand mérite.

exemple , la vitesse & la lenteur , l'aspérité & la douceur , & d'autres modifications semblables sont communes à plusieurs sens. La diversité des sons peut être relative au système adopté par l'usage , qu'on nomme *grammaire* , elle peut être aussi relative au plus ou moins d'harmonie avec laquelle les mots se succèdent dans le discours.

Tout discours est composé d'idées principales & d'idées accessoires. J'appelle *idées principales* , celles qui sont purement nécessaires , de sorte qu'en les comparant on puisse juger de leur identité ou de leur différence , c'est à dire de la vérité ou de la fausseté de la proposition. Une démonstration de géométrie n'est composée que d'idées principales.

J'appelle *idées accessoires* , celles qui servent à augmenter l'énergie de l'idée principale & à fortifier l'impression que celle-ci produit sur le lecteur. Tout discours qui n'est pas purement scientifique contient plus ou moins de ces idées accessoires.

La diversité du style ne peut pas consister dans la diversité des idées principales , mais dans celle des idées accessoires , si par diversité de style on entend l'art d'exprimer la même chose de différente manière , ou , pour parler avec plus de précision , l'art de joindre des idées différentes à l'i-

dée principale. Dans ce sens le stile d'ARCHIMEDE ne peut pas être différent de celui de NEWTON.

Une série compliquée d'idées peut se subdiviser en plusieurs séries partielles, dont chacune contiendra des idées générales relativement à son objet. Il peut donc y avoir différens stiles, renfermés, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. En général toute affirmation ou négation simple, considérée en elle même, ne forme point de stile, mais plusieurs affirmations ou négations, qui seront subordonnées à une affirmation ou négation principales, pouvant être différentes en elles-mêmes ou différemment disposées, formeront un stile.

Quelquefois l'idée principale n'est pas exprimée dans le discours, mais les idées accessoires l'expriment suffisamment. Quelquefois l'idée principale est compliquée & exprimée avec toutes ses parties constitutantes ou seulement avec quelques unes de ses parties; alors, comme il peut y avoir du choix dans les circonstances qu'on exprime, il peut y avoir diversité de stile.

Une idée principale composée, si elle est énoncée avec un mot qui y corresponde exactement, ne forme point de stile, si elle est exprimée par l'énonciation des différentes parties dont elle composée, elle peut

y avoir du stile, pourvu que le raisonnement permette de choisir indifféremment entre ces parties.

La poésie s'attache plus à combiner qu'à décomposer, à saisir les ressemblances que les différences des objets; elle se propose sur tout de faire des impressions fortes sur l'ame, elle veut émouvoir plutôt qu'éclairer; ce dernier effet n'appartient qu'au procédé lent & solide de la raison. La poésie ne s'arrête pas à frapper un seul sens; elle veut en frapper plusieurs à la fois. Elle réveille plusieurs sensations ensemble, & pour ainsi dire en miniature, tandis que la présence des objets actuels les excite en grand, mais quelquefois avec beaucoup moins d'effet; car quoique chacune des sensations excitées par la poésie soit plus petite & plus foible que la sensation dont elle n'est, comme nous avons dit, que la miniature, cependant le produit de toutes ensemble étant plus proportionné à la sensibilité limitée de notre ame, a plus d'effet que les sensations plus fortes excitées par la réalité, parce que l'attention ne peut embrasser celles ci toutes ensemble, & que d'ailleurs leur vivacité même exclut ces idées accessoires qui augmentent l'impression des autres. C'est pour cela que les descriptions poétiques donnent

souvent un plaisir, lequel, joint à celui qui résulte d'une imitation heureuse, surpasse l'impression même des objets réels.

Ceci donnera la solution d'un paradoxe apparent; c'est que les théorèmes de philosophie les plus généraux & les plus féconds, quoique très abstraits, ont je ne fais quoi de poétique, ils excitent dans l'ame un sentiment vif de satisfaction, un certain frémissement intérieur, dont l'effet ne diffère pas beaucoup de l'enthousiasme de la poésie. L'ame ne sauroit être occupée de vérités grandes, de quelque genre qu'elles soient, sans qu'une foule d'idées viennent s'offrir à elle.

C'est moins la multitude que le choix des idées accessoires qui forme la beauté du style. Les passions fortes & générales sont assez constantes & uniformes dans tous les hommes; c'est sur tout par la multitude des opinions & des coutumes qu'elles diffèrent. Les idées accessoires qui dépendent des opinions & des coutumes, produisent une beauté variable & passagère; les idées qui tiennent aux passions, résistent aux effets du tems qui altère & change tout. Les premières peuvent augmenter ou diminuer de prix, selon la passion dominante de la Nation pour laquelle on écrit; les secondes peuvent perdre tout leur agré-

ment & devenir insipides & importunes.

Le stile est diffus lorsque les mêmes idées accessoires se trouvent répétées dans le discours, ou lors qu'il y en a plusieurs qui ne diffèrent que très peu entr'elles. Ce qui rend aussi le stile diffus. ce n'est pas tant la multitude que le peu d'importance des idées accessoires, relativement au sujet principal.

Le stile est concis quand les idées principales sont accompagnées d'idées accessoires en petit nombre, mais importantes, & le succèdent rapidement; quand le discours éveille plus d'idées que les mots n'en expriment. Le stile est concis & en même tems clair, quand les idées exprimées rappellent les idées sous entendues; il est obscur, quand le lecteur est incertain sur le choix des idées sous entendues.

L'usage des métaphores est du plus grand secours pour le stile. Les objets ont plusieurs cotés par lesquels ils se ressemblent: Ainsi tout mot qui exprime un raport commun entre deux objets peut servir à les exprimer tous les deux, c'est à dire que les deux idées peuvent aisément s'associer dans l'entendement & se réveiller réciproquement. La métaphore sera bonne, c'est à dire juste, naturelle, &c. quand le coté semblable de l'objet qui for-

me la métaphore fera une impression assez sensible pour empêcher l'esprit de s'arrêter sur les côtés par lesquels cet objet diffère de celui qu'on veut exprimer. La métaphore sera étrange, gigantesque, &c. Quand la ressemblance sera & foible, ou qu'elle se trouvera associée avec des différences si sensibles ou si nombreuses, que les côtés dissemblables se présenteront plus promptement à l'esprit que celui qui forme le rapport commun.

Plus un Peuple est sauvage, moins il voit les différences des objets, & par conséquent plus ses métaphores seront fortes & hardies. Cette progression a cependant des limites, parce que dans les premiers degrés de barbarie, il peut y avoir différens degrés de stupidité. On peut juger par là combien les langues & les opinions des hommes doivent avoir d'influence réciproque entr'elles.

Le vulgaire en général n'est guère déterminé à considérer les différences des objets que par les différences des mots. Les limites de ses observations sont celles du vocabulaire. Il regarde comme semblables les choses qui s'expriment par des termes semblables, & comme différences de celles qui s'expriment par des mots différens. Ainsi en comparant le dictionnaire verbal

d'un Peuple avec le dictionnaire réel, c'est à dire avec son encyclopédie, on peut juger du genre de connoissances dans lequel il a fait le plus de progrès, & par conséquent de l'esprit & du goût général de la Nation. Il faut en conclurre que les sciences ne se perfectionneront chez un Peuple qu'après que le langage sera perfectionné, & que le siècle de l'élocution précédera toujours le siècle de la philosophie. Il peut y avoir à cela quelques exceptions qui ne détruisent pas la théorie générale.

On peut voir par là combien vaine est la prétention de ceux qui veulent la fixer par l'autorité de livres & de dictionnaires classiques. Ces entraves, dont on cherche à gêner le libre essor des esprits, arrête les progrès du langage, qu'il faut considérer, non comme un ornement, mais comme une partie considérable de la masse des idées d'une Nation.

Afin de fixer une langue, il faudroit qu'elle eut tous les termes nécessaires, & les meilleurs termes possibles, pour exprimer toutes les idées; il faudroit que toutes les irrégularités & les anomalies en fussent bannies. Quelle est la langue qui soit arrivée à ce degré de perfection?

Le sort ordinaire des expressions métaphoriques est de perdre leur qualité même

de métaphores , & de devenir l'expression propre de l'objet qu'elles représentent, lorsqu'elles deviennent communes & familières au Peuple, c'est à dire quand la nécessité, seule cause des progrès que fait le vulgaire abandonné à lui même, le force à recourir aux métaphores pour exprimer ses idées. La raison de ce phénomène est dans l'association continuelle de l'expression métaphorique avec un objet dont elle n'est pas le terme propre. C'est pour cela que le stile change de nature par la succession des tems; l'impression que tel morceau faisoit sur les esprits n'est plus la même; ce qui paroïssoit il y a deux siècles plein de chaleur & de noblesse, nous paroît aujourd'hui froid & trivial; c'est que ce qui présentoit au commencement un rapport entre deux idées n'est plus que le signe d'une seule. C'est au grammairien subtil, ou plutôt au philosophe profond, qu'il appartient de remonter de l'expression qui semble le terme propre à la métaphore d'où elle est dérivée. Cette recherche est très propre à faire connoître les origines & les développemens de nos idées & de nos erreurs, connoissance qui renferme en elle les germes primitifs de toutes les autres, dont elle est le fondement & la base.

Quand une idée a une grande affinité, soit

réelle soit apparente, avec quelques autres idées, il arrive souvent que l'expression propre de cette idée devient une expression commune à toutes ces autres idées analogues: Ainsi le mot grec *pneuma*, qui signifie *esprit*, signifia d'abord *vent*, puis *souffle*, puis *ame*, & enfin une qualité particulière de l'ame, &c.

Les changemens que les hommes font dans les langues sont toujours proportionnés au besoin qu'ils en ont. Ils se servent long-tems d'une expression voisine de l'idée qu'ils veulent rendre, avant que d'en former une nouvelle. Les hommes sont des animaux imitateurs, qui s'écartent le moins qu'ils peuvent de leurs premiers modèles. Il semble que le principe de la moindre action, qui a tant d'influence dans le physique, s'étende aussi sur le moral.

Lorsqu'une langue subit des changemens rapides, c'est donc un indice certain qu'il s'est fait une révolution dans les idées de la Nation qui la parle; & par la nature des changemens de la langue on pourroit juger de ceux qui se sont faits dans les idées. Ainsi le langage s'adoucit sous le despotisme, tandis que la liberté politique & les guerres civiles lui donnent de la vigueur & de l'aspérité.

La nature des métaphores peut servir plus encore à faire connoître le caractère dominant de la Nation, sinon tel qu'il est actuellement, du moins tel qu'il a été en un certain tems ; car les expressions durent plus long tems que les choses mêmes dont elles sont le signe. Par un procédé conforme à la nature de l'esprit humain, les métaphores sont toujours tirées des objets qui intéressent le plus une Nation, qui lui sont le plus familiers, & dont elle fait un usage continuel pour exprimer d'autres objets. Ainsi selon que les métaphores sont prises de la guerre, de l'amour, du commerce, &c. Elles indiquent le génie particulier du Peuple.

La différence des styles naît ou de la différence des passions de l'écrivain, ou de la différente disposition de ses idées.

Une passion est une impression forte & constante de la sensibilité fixée toute entière sur un seul objet. Elle modifie & transforme en elle-même toutes les passions plus faibles, qui servent même à accroître la force de la dominante.

Un sentiment est une passion en petit ; il agite l'ame avec moins de force & de durée que celui qui constitue la passion ; mais ses effets sont proportionnellement les mêmes. Tant qu'il dure il modifie & transforme

forme en lui tous les sentimens plus foibles. Il y aura donc, comme dans les idées, des sentimens principaux & des sentimens accessoires. Ceux ci serviront à augmenter la force du stile passionné. Les passions & les sentimens qui sont les diminutifs des passions, sont trop uniformes dans leurs objets & trop constans dans leurs effets, pour qu'on en puisse supporter longtems la peinture toute nue. Ce sont donc les passions & les sentimens accessoires qui sont dans ce genre la force du stile, parce qu'ils varient à l'infini les passions & les sentimens principaux, & qu'ils les modifient de mille manières, dans le monde poétique comme dans le réel.

Lorsqu'on dit que l'écrivain doit être pénétré de la passion qu'il veut exciter en nous, on entend sans doute qu'il doit éprouver le sentiment qui est la *mignature* de cette passion; & c'est la disposition la plus propre pour l'exprimer heureusement. S'il étoit véritablement affecté de la passion même, il seroit plus empressé de la satisfaire que de la peindre. Mais s'il n'a que le sentiment dont nous parlons, il se trouvera placé dans cette distance convenable, d'où une partie de son ame pourra, si j'ose m'exprimer ainsi, contempler l'autre, &

choisir les traits principaux & caractéristiques de sa propre sensibilité.

Les ames poétiques de toute espèce, acquièrent l'habitude d'exciter en elles-mêmes les sentimens les plus opposés à leurs goûts ; les circonstances de la vie fournissent les occasions d'en faire les premiers essais , & l'habitude se forme par la facilité qu'ont les actes de l'esprit à devenir de mécaniques volontaires , & de volontaires mécaniques , facilité proportionnée à la répétition des actes mêmes. Si l'impression est répétée sans interruption , elle devient passion ; & s'empare de la sensibilité qui exclut alors ou transforme tous les autres sentimens , si les impressions sont variées & interrompues , la facilité de les exciter sera d'autant plus grande , que les passages d'un sentiment à un autre seront plus nombreux & plus divers





PENSEES DETACHEES,

Par M. DENYNS; traduites de l'Anglois.

IL n'y a point de fots qui ne soient assez sages pour s'ennuier bientôt d'eux mêmes; & comme ils ne peuvent supporter la solitude, ils fatiguent de leur société ceux qui ont le malheur de les connoître.

Les hommes qui sont extrêmement civils sont rarement sociables, parce que la société leur donne plus d'embaras que de plaisir.

Si les hommes deviennent plus avarés en devenant plus vieux, ce n'est pas que l'amour des richesses croît avec l'âge, c'est que leurs autres passions s'affoiblissent; ils n'aiment pas davantage l'argent, mais ils ont moins de tentations pour le dépenser. Le goût des plaisirs s'est émouffé par la satiété; la prodigalité, par l'expérience; & la générosité par l'ingratitude.

A mesure que nous vieillissons, chaque année nous paroît plus courte que la pré-

cédente ; en voici , je crois , la raison. Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l'espace dans laquelle nous avons existé ; cette portion est donc la règle sur laquelle nous le mesurons : Or comme cette mesure s'étend à proportion que nous avons vécu , chaque période doit nous paroître plus court. Ainsi lorsque nous avons vécu dix ans , une année est la dixième partie de notre existence ; mais lorsque nous avons vécu dix-huit ans , une année n'en est plus que la dix-huitième partie.

L'honneur n'est qu'une espèce fictive d'honnêteté ; supplément vil , mais nécessaire de la vertu , dans les sociétés où elle n'existe plus ; c'est une sorte de papier de crédit , que l'on reçoit dans le commerce parce qu'il n'y a pas assez d'or.

Les femmes ne sont certainement point inférieures aux hommes en résolution , & le sont peut-être beaucoup moins en courage qu'on ne croit : Si on en juge autrement , c'est que les femmes exagèrent leur timidité , & que les hommes cachent la leur.

Les opinions des hommes procèdent bien plus souvent de leurs actions que leurs actions ne procèdent de leurs opinions. Ils commencent par agir , & ils n'ont pas de peine à concilier ensuite leurs principes

avec leur conduite; aussi trouverions nous un grand nombre de personnes qu'aucun avantage particulier ne pourroit engager à faire une chose qu'elles regarderoient comme injuste; mais dans ce grand nombre il en est peu qui se persuadent aisément qu'une chose soit injuste, quand elle leur procure du plaisir ou du profit.

Si tous les hommes étoient honnêtes, le monde iroit bien mieux qu'il ne va; mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout; tant l'honnêteté est préférable à la science.

Beaucoup d'esprit & peu de jugement, c'est le plus mauvais présent que la nature puisse faire à une créature humaine. Celui qui joint à beaucoup d'esprit beaucoup de sens, doit devenir un grand homme. Celui qui n'a qu'une médiocre portion d'esprit & de jugement, peut encore être un homme honnête, utile & heureux; mais celui qui avec beaucoup d'esprit n'aura que peu de raison, ne peut-être que dangereux pour lui-même & pour les autres.

Le mépris parmi les hommes, semblable à l'action & à la réaction dans les corps solides, est toujours en raison réciproque. Méprisez une société & vous en serez méprisé. Un homme d'esprit ne méprise pas

Plus les fots que les fots ne le méprisent. Les files publiques & les filoux rendent bien aux honnêtes gens tout le mépris que ceux-ci ont pour eux.

“ Nos ressentimens & nos affections sont ordinairement les principaux obstacles qui nous ferment la route des richesses & de la grandeur. Celui qui fait se débarasser du sentiment des injures & des bienfaits, ne peut guère manquer d'avancer dans les routes obliques de la fortune & de l'ambition, avec beaucoup de rapidité & de succès.

Ceux qu'une fortune héréditaire a mis en état de vivre dans l'oisiveté sont enclins à voir avec envie les richesses qui sont le fruit du travail, & à regarder avec indignation les moyens injustes par lesquels elles sont acquises dans la plupart des professions. Ils ne pensent pas que c'est à ces moyens, tout injustes qu'ils sont, qu'ils doivent eux-mêmes l'aïssance & la liberté dont ils jouissent. Car telle est la nature de l'homme, que dans ce mouvement général qu'excite la soif de l'or & du pouvoir, ceux qui ne peuvent réüssir par adresse ont recours à la violence; c'est à dire que s'ils ne trouvent pas des moyens ingénieux & autorisés pour se dévorer mutuellement, ils y employent le fer & la flamme.

Celui qui ne veut pas être un peu dupe fera beaucoup censuré, & par là n'exposera pas moins sa fortune & sa réputation. Notre première leçon en économie devoit donc être d'apprendre jusqu'où nous devons permettre qu'on nous trompe, proportionnellement à l'état & à la fortune dont nous jouissons.

Il n'y a point de qualités morales plus essentiellement différentes que l'orgueil & la vanité, que l'on confond cependant assez communément. L'homme orgueilleux a la plus haute idée de lui même; l'homme vain voudroit l'inspirer aux autres; l'orgueilleux croit que l'administration lui est due; le vain aime mieux l'obtenir que la mériter; l'orgueilleux veut forcer le respect par un air de dignité; le vain sollicite les applaudissemens par de petits artifices. Ainsi l'orgueil rend les hommes désagréables, & la vanité les rend ridicules.

Tout homme qui a l'air d'avoir beaucoup de finesse doit réellement en avoir fort peu; car s'il en avoit beaucoup, il en auroit assez pour la cacher.

Le vice de l'ingratitude n'est pas aussi fréquent qu'on le dit communément; car les exemples de services réels & désintéressés sont fort rares.

Quiconque voudra tromper la multitude, ne doit pas désespérer de lui faire croire tout ce qu'il voudra, excepté la vérité.

La réputation de générosité s'acquiert plus fréquemment par la profusion que par la charité, c'est à dire, en donnant son argent en dupe, qu'en l'employant à de bonnes actions.

Les moralistes, comme les peintres, sont sujets à deux défauts. Les uns font de beaux portraits qui ne ressemblent point; les autres font des portraits ressemblans qui sont plus laids que les originaux.

Il est rare que les avis soient donnés avec bonne intention, soient reçus avec plaisir & produisent aucun fruit. Ils sont rarement bien reçus, parce qu'ils supposent une supériorité de raison dans celui qui les donne; & celui ci n'a guère d'autre intention en les donnant, que de montrer cette supériorité. Ils ne sont profitables ni à celui qui les donne, parce qu'ils font naître plus souvent la haine que l'amitié; ni à celui qui les reçoit, parce qu'il est rare qu'un homme qui n'est pas assez éclairé pour voir le bien sans demander conseil, le soit assez pour distinguer un bon conseil.

Celui qui ne change jamais de princi

pes doit être souvent forcé de changer de parti (*).

La liberté est un mot bien imposant; mais la plupart de ceux qui l'employent n'entendent par là que la liberté d'opprimer les autres & de se soustraire eux-mêmes à toute autorité.

Comme la propriété produit toujours le pouvoir, le pouvoir peut toujours se convertir en propriété: Ainsi l'on peut démontrer que la corruption des Parlemens doit toujours s'accroître en même proportion que leur pouvoir, & ne peut s'affoiblir que par la diminution de leur importance. Quelle est donc l'absurdité de ceux qui travaillent en même tems à accroître la liberté & à détruire la corruption, c'est à dire à donner aux hommes plus de pouvoir à *porter au marché* & à les empêcher en même tems de le vendre.

Le soin principal d'un Gouvernement, comme celui d'une nourrice (**), doit être

(*) On entend ici les partis politiques, tels que les Wigs & les Torys, qui, en conservant les mêmes dénominations, ont eu successivement des principes tout à fait opposés.

(**) L'Auteur a peut-être voulu dire une *garde malade*, la comparaison d'une nourrice m'a paru plus agréable & aussi juste: Au reste le même mot
anglois

d'empêcher ceux qui sont confiés à ses soins, de se nuire à eux-mêmes. Les hommes font des enfans toujours cherchans à le faire du mal, & toujours irrités contre ceux qui les empêchent de s'en faire.

Nous n'avons pas besoin de parcourir le monde pour apprendre à connoître la nature humaine & les principes des Gouvernemens. Avec de la sagacité & de l'attention, on peut acquérir cette connoissance sans sortir des bornes étroites d'une Paroisse. La plus chétive corporation est animée des mêmes intérêts, remuée par les mêmes ressorts que le plus auguste Sénat. La conduite du drame est la même; toute la différence consiste dans l'adresse & la dignité des acteurs.

Il y a sans doute une grande différence entre la sagesse & l'honnêteté de plusieurs individus entr'eux; mais il y en a très peu dans la sagesse de plusieurs multitudes placées dans les mêmes circonstances. Chaque grain de blé peut différer des autres pour le poids & la grosseur, mais deux boisseaux

anglois *nurse* exprime également une nourrice & une garde malade; est-ce que les Anglois regarderoient les enfans comme des malades, ou plutôt les malades comme des enfans.

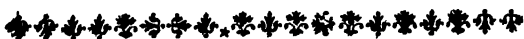
pris dans le même tas ne paroîtront certainement point différer l'un de l'autre.

On regarde comme un principe fondamental de la politique moderne, que tous les moyens qui sont propres à augmenter la richesse d'une Nation, augmenteront aussi son bonheur, sa puissance & sa durée. J'aimerois autant que l'on soutint que la santé, le bonheur & la force de chaque particulier sont toujours proportionnés à sa fortune.

Ce n'est pas une chose peu surprenante que les hommes aient de tout tems aimé la guerre, & que malgré les calamités sans nombre qu'elle répand sur eux, ils s'y portent toujours avec la même ardeur. En voici certainement la raison cachée, mais véritable. Il y a dans la nature humaine un sentiment si puissant de vertu, que quelques déterminés que soient les hommes à se livrer à toutes leurs mauvaises inclinations, ils ne pourroient goûter tranquillement le plaisir de les satisfaire, s'ils ne trouvoient des expédiens pour dérober leurs difformités non seulement aux yeux des autres, mais même à leurs propres yeux. Ils recherchent donc avec avidité les moyens de se tromper eux-mêmes & de se procurer la liberté d'être méchans avec une bonne réputation & une bonne conscience ;

ils trouvent cette liberté dans la guerre qui ouvre la carrière à toutes les passions vicieuses de l'homme, en le mettant à l'abri du remords, de la punition & même de la censure; elle couvre la fainéantise, la débauche, la malversation, la cruauté, l'injustice, des dehors imposans du zèle pour le bien & la gloire de son pays; & ce privilège paroît aux hommes d'un si grand prix, qu'ils le regardent comme un dédommagement suffisant des maux qui suivent la guerre.

Dans les querelles de Religion, les propositions qui font l'objet de la dispute sont ordinairement telles que ceux qui les soutiennent ne les croient pas, & que ceux qui les rejettent ne les entendent point. Ainsi un homme n'est jamais persécuté pour ne pas croire, mais bien pour ne pas faire semblant de croire ce qu'il ne croit point; c'est à dire pour avoir l'insolence de se regarder comme plus sage & plus éclairé que ses persécuteurs: Insolence que le parti le plus fort ne croit pas qu'on puisse jamais trop sévèrement punir.



DISCOURS

Sur les Poèmes Philosophiques.

LE plus ancien poème philosophique dont on ait conservé le souvenir est celui d'EMPEDOCLE. Ce poète y exposoit d'une manière allégorique & mystérieuse la formation de l'univers: Les Grecs connoissent encore un autre genre de poème philosophique où, sans recourir à l'allégorie, on se contenta de prêter le coloris & l'harmonie du vers aux dogmes abstraits de la philosophie morale, physique & politique; seulement on y mêloit de tems en tems quelques apologues & quelques images. L'ouvrage d'HE'SIODE intitulé: *Les travaux & les jours*, n'est presque qu'un tissu de dogmes moraux, où THALES, SOLON & PYTHAGORE puisèrent plusieurs de leurs principes. ARATUS dans son poème, autant qu'on peut en juger par les fragmens qu'en a traduit CICERON, se bornoit à décrire les constellations célestes; & peut-être MANILIUS, qui vraisemblablement

blement écrivit au tems d'AUGUSTE, doit-il à ce poète Grec la plus grande partie de ses idées.

LUCRECE parmi les Latins, ne fit aucun usage de l'allégorie: Après nous avoir présenté VENUS, au commencement de son poëme, comme le symbole de la force & de la beauté de la nature, ce poète ne parle plus que d'atômes, de vuide, de la composition du monde & de ses parties, telle qu'on la trouve dans le système d'ÉPICTURE restitué par GASSENDI. La gravité de son sujet est tout au plus coupée par cinq ou six descriptions qu'on pourroit comparer à de magnifiques statues placées de loin en loin dans un chemin long & pénible, pour récréer de tems en tems la vue du voyageur. VIRGILE, il est vrai, a donné dans son SILENE, l'exemple d'une poésie allégorique très-enveloppée; mais ses géorgiques roulent uniquement sur les devoirs de l'agriculteur & sur tout ce que l'agriculture a de charmes; la peinture des guerres civiles, la description des triomphes d'AUGUSTE & la fable d'ARISTE'E ne peuvent être regardées que comme autant de petits épisodes faits pour ennoblir le sujet & pour soutenir l'attention du lecteur. FRACASTOR imita VIRGILE dans SYPHILIS comme le Cardinal de

POLIGNAC parmi nous a imité LUCRECE dans son poeme. Les autres poetes, qui dans le siècle de LEON X, ressuscitèrent la poesie latine, tels que PALINGENIUS & JORDAN BRUNO, traitèrent poetiquement & en vers quelques points généraux de physique qui n'étoient encore liés à aucun systéme, & ils les expoierent sans symbole & sans allégorie.

Les poetes François & Anglois se sont aussi exercés dans ce genre. L'Abbé GENET a chanté les *tourbillons* de DESCARTES; mais outre que sa versification a bien plus la couleur & le ton de l'épique que d'un poeme philosophique, sa doctrine est trop nue; elle n'est ni embellie par les images, ni variée par des épisodes convenables. Il appartenoit à M. DE VOLTAIRE de donner à ce genre de poésie le degré de perfection que son génie vaste, fécond & sublime a sçu porter dans tous les sujets qu'il a traités. L'ouvrage de PRIOR, intitulé: SALOMON, ou la *Vanité du monde*, est le premier poème philosophique qu'ait eû l'Angleterre. Ce Poème, rempli de connoissances physiques, théologiques & morales, méritoit d'être traduit, & il l'eût été peut être, si l'*Essai sur l'Homme* de POPE ne l'avoit en quelque sorte fait oublier.

Pendant que les François & les Anglois, dit un Italien lui même, s'occupent à unir la philosophie avec la poésie, les Italiens aujourd'hui passent leur vie à faire des centons de Pétrarque & s'imaginent mériter le nom de poètes pour avoir cadencé des syllabes.

Mais URANIE n'est-elle donc pas une des muses? D'ailleurs, pourquoi les poètes ne pourront-ils pas se montrer philosophes dans leurs vers, lorsque tant de philosophes se montrent poètes dans leurs systèmes? Ne chantons cependant d'un système philosophique que quelques portions bien choisies & propres à recevoir les formes & les accens de la poésie; en embrasser toute l'étendue, ce seroit s'imposer la nécessité de parcourir des sentiers rocailloux & difficiles, dont le seul aspect épouvanteroit les tendres muses; non que le sujet de tout poème philosophique doive toujours être facile; mais il doit toujours être beau.

Vous avez fait, par exemple, un choix heureux, si votre sujet est tel qu'au simple coup-d'œil sur le titre, le plus indifférent des hommes soit tenté de lire l'ouvrage, & qu'après avoir lu l'ouvrage, le plus triste des lecteurs soit affecté d'un
sentiment

sentiment agréable. Ainsi ce n'est point un beau sujet que celui de la SYPHILIS du célèbre FRACASTOR. Les tableaux en sont ravissans, harmonieux, admirables ; mais les objets qu'ils rappellent attristent l'imagination. Un Citoyen de Cefène a donné depuis peu d'années un poëme sur le soufre. Ce petit ouvrage respire la reconnaissance de l'auteur envers sa patrie. Mais le spectacle des travaux de misérables humains qu'on condamne à s'agiter dans d'éternelles ténèbres, fait peur aux âmes tendres & délicates. On ne se sent pas le courage de voyager avec le poëte pour ramasser quelques fleurs sur les portes du tartare. Tous ces sujets paroissent peu susceptibles des ornemens de la poésie. Nous citerons en opposition les *fleurs* du P. RAPIN, *l'art de cultiver* d'Alamanini, *les abelles* de Ruccellai ; poëmes dont le style a la fraîcheur, l'innocence & le parfum des objets qu'ils représentent. La *musique des couleurs* ; le *sommeil des plantes*, sont des sujets encore tout neufs. Eh ! de combien d'images brillantes ces sujets s'embélliroient dans une tête féconde & véritablement poëtique !

Passons au choix du sujet, ou aux fables, aux épisodes qui tiennent au poëme

philosophique. Dans les endroits destinés à la simple exposition du sujet & du système, le style doit être pur, transparent, de sorte qu'on puisse voir au travers la substance & le fond des choses. Il ne faut pas cependant qu'à l'exemple de LUCRECE, non content de présenter le corps même de la pensée, on en offre aussi les trop austères couleurs : Le poète, fut-il un métaphysicien profond, un géomètre sublime, ne doit jamais perdre de vue qu'il ne dogmatise pas dans une école, mais qu'il chante au milieu des muses. HERCULE filant à côté d'OMPHALE doit paroître avoir oublié le sentiment de sa force ; ce n'est point en faisant des vers, c'est en résolvant des problèmes qu'on montre son profond sçavoir ; comme HERCULE montrait sa vigueur en mettant des lions en pièces. Ainsi pensoit le sage VIRGILE lorsqu'il chanta les abeilles ; s'il avoit écrit de nos jours, il eût profité sans doute des observations qu'on a faites sur la construction de leurs cellules, sur la politique de leur Gouvernement, &c. Mais qui pourra jamais croire, qu'il eut chanté les détails du Géomètre MARALDI ? On trouve un bel exemple de la sobriété qu'exigent ces sortes d'ouvrages dans le poème de *l'art de la guerre*, par le Roi de Prusse. Tâchons

ensuite de bien connoître la place, l'arrangement, la disposition des matières. C'est sur-tout dans les compositions didactiques qu'il importe de mettre de l'ordre. Il ne faut pas cependant que le zèle de la méthode dégénère en superstition. Autre chose est une leçon de philosophie; autre chose est un chant de poésie. Abandonner, esquiver, renvoyer & transporter; voilà la méthode même; c'est à ce procédé, dit HORACE, que l'ordre doit sa grace & son effet. Aussi ne saurions nous approuver le poème de FLEMING sur l'hyppocondrie, la marche de cet ouvrage est trop mesurée, trop lente, trop méthodique; jamais les flammes de l'enthousiasme n'embrasent la froide imagination de l'Auteur. C'est un médecin qui professe en vers. Mais il ne suffit pas que le stile ait de la clarté; il faut encore qu'il soit orné, élégant. Il est glorieux sans doute d'embélir par le seul art de l'élocution les sujets les plus sauvages. Vainement on objectera que ces sortes de poèmes exposent la vérité, & que l'ingénue vérité ne veut d'autres ornemens que ceux qu'elle emprunte d'elle-même. Ce sont les Philosophes & non les Poètes que ce précepte regarde. S'il est quelques vérités physiques, ou si tières ou si modestes

qu'elles abhorrent toute espèce d'ornemens, que la poésie s'éloigne & les abhorre elle-même.

Il est tems d'en venir aux fables & aux épisodes. Il y a des épisodes qui semblent naître d'eux-mêmes des entrailles de la chose, enforte qu'on les prendroit moins pour des digressions que pour le produit de la fertilité du sujet. Mais ils ne se présentent pas toujours si naturellement; il ne faut alors les appliquer qu'après en avoir bien examiné la nature, comme on examine avec attention une ente avant de l'appliquer à l'arbusse; car tout fruit ne réussit pas sur toute espèce de tronc. Il faut qu'à l'égard des épisodes le génie du poète soit libre; non qu'il soit jamais permis de les multiplier tellement qu'ils ombragent & qu'ils cachent l'objet principal. Quant à ceux qui n'ont pu naître que d'un excès d'enthousiasme, ils ne sauroient convenir à nos poèmes physiques, qui de leur nature sont doux & tranquilles. A la vérité VIRGILE, pour ennoblir son sujet, a souvent recours à des comparaisons très-hardies; ainsi ce poète compare les travaux des abeilles à ceux des CYCLOPES, & leur discipline civile & militaire, à la soumission des PARTHES & des LYDIENS aux ordres de leur Monarque.

Mais il prépare ces libertés en demandant au lecteur la permission de les prendre.

On trouve encore dans les fables un nouveau moyen d'embellissement. Il ne s'agit ici ni de métaphores, ni du récit de quelque point de mythologie. Tout cela rentre dans l'ordre des épisodes. Nous voulons parler de la fiction, laquelle peut & doit entrer dans un poème physique, mais sans violence & sans dénaturer le poème. Nous citerons pour exemple le poème latin du P. BRUMOI *de re vitrariâ*, ouvrage rempli de toutes les connaissances de l'art même qu'on y traite, & de tous les charmes de la poésie. Est-il rien de plus austère que les préceptes d'architecture? Cependant voyez comme VITRUVÉ a sçu les égayer & les embellir. Offre-t-il une colonne? Il nous y fait reconnoître le port & le maintien d'une belle femme; les creux & la cannelure sont les plis de ses vêtements, & la volute du chapiteau représente les boucles de sa chevelure ondoyante. Et l'origine des Persiques, & celle des Cariatides, & cette corbeille posée sur un tombeau, autour de laquelle croit une acanthe qui la couronne de ses feuilles, qu'un hazard heureux offre aux regards de la Callima-

70 JOURNAL HELVÉTIQUE

que & qui lui fait naître l'idée d'orner d'un nouveau feuillage la tête de la colonne, ne font ce pas là des sujets bien propres à recevoir tous les ornemens de la poésie ?





L E T T R E

*Sur un Aveugle né, à qui on'a rendu la
vue.*

ON auroit fait un grand pas dans la science de la métaphisique, si l'on étoit parvenu à fixer avec certitude & la manière dont chaoun de nos sens est modifié par les objets extérieurs; & celle dont ils transmettent leurs impressions à l'ame. Mais il est difficile de faire là dessus des expériences bien exactes; les occasions d'observer sont rares, & l'on ne peut être trop circonspect sur les inductions qu'on tire de quelques faits uniques & solitaires. L'histoire de l'aveugle, à qui CHESELDEN ôta une cataracte, parut mériter l'attention; des Philosophes; on crut qu'elle pourroit servir à démêler les idées qui appartiennent particulièrement au sens de la vue. La même opération vient de se répéter en Angleterre sur un aveugle né de vingt ans.

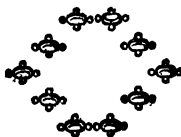
Nous allons en rapporter les principales circonstances. Nous ne savons pas si ces détails feront de quelque utilité, mais nous croyons du moins qu'ils ne doivent ennuyer personne. Un Chirurgien ayant assuré les parens du jeune aveugle qu'il détruiroit l'obstacle qui le privoit de la vue, plusieurs personnes s'assemblerent pour être témoins de cette opération. C'est un spectacle vraiment intéressant que celui d'un être intelligent & sensible, à qui on va donner un nouveau sens; c'est lui créer un nouvel univers. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence si l'opération réussissoit, afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionneroient dans l'ame du jeune homme les nouvelles sensations qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le succès qu'on en attendoit. Lorsque les yeux du jeune aveugle furent frappés des premiers rayons de la lumière, on vit sur toute sa personne l'expression d'un ravissement extraordinaire; il parut prêt à s'évanouir de joie & d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ses instrumens à la main. Le jeune homme l'examina de la tête jusqu'aux pieds; il s'examinoit ensuite avec la même attention, & sembloit comparer sa figure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroissoit exactement semblable ex-

cepté les mains, parce qu'il prenoit les instrumens du chirurgien pour des parties de ses mains. Pendant qu'il étoit occupé à cet examen, sa mère, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur étoit agité, se jetta à son col, en s'écriant ; „ mon fils ! mon cher fils „ ! Le jeune homme reconnut la voix de sa mère & ne put prononcer que ces mots : „ est-ce vous ? est ce ma mère „ ? & il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui ce jeune homme avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit tendrement aimé tout aveugle qu'il étoit. Lorsqu'elle le vit sans mouvement & sans connoissance, elle laissa échapper quelques cris de douleur qui parurent ranimer la sensibilité du jeune homme. En revenant à lui, ses yeux se fixoient sur l'objet chéri dont il reconnoissoit la voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : „ Qu'est ce qu'on m'a donc fait ? où m'a „ t-on transporté ? Ce que je sens autour „ de moi, est ce la lumière dont on m'a „ si souvent parlé ? Le sentiment nouveau „ que j'éprouve est il celui de la vue ?... „ Toutes les fois que vous dites que vous „ êtes bien aise de vous voir l'un l'autre, „ êtes vous aussi heureux que je le suis „ dans ce moment ? ... Où est TOM, qui

„ me sert de guide ? Il me semble que
 „ je marcherois bien sans lui „. Il voulut
 faire un pas , mais il s'arrêta & parut effrayé
 de tout ce qui étoit autour de lui. Com-
 me l'agitation de son ame étoit extrême,
 on lui dit qu'il falloit qu'il revint pour
 quelque tems à son premier état , afin de
 donner peu à peu à ses yeux la force de
 sentir l'impression de la lumière , & qu'il
 avoit besoin de s'accoutumer par degrés à
 voir , comme il s'étoit accoutumé à mar-
 cher. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de
 peine à ces raisons ; on le tint pendant
 quelques tems les yeux couverts ; & , dans
 ce retour de cécité , il se plaignoit amère-
 ment qu'on l'avoit trompé , qu'on avoit
 employé quelquenchantment pour lui faire
 croire qu'il jouissoit de ce qu'on appelle
 la vue. Il ajoutoit que les impressions qui
 en étoient restées dans son ame le ren-
 droient fou , si ce sens ne lui étoit pas en
 effet rendu. Une autre fois il cherchoit à
 deviner les noms des personnes qu'il avoit
 vues dans la foule , ou bien il vouloit
 conter ce qu'il avoit remarqué , & il man-
 quoit de termes pour s'exprimer. Enfin
 lorsqu'on jugea qu'il seroit en état de su-
 porter la lumière , on chargea la jeune
 fille d'ôter le bandeau dont ses yeux étoient
 couverts , & de tâcher de distraire par ses

discours l'impression trop vive des objets. Elle s'apro ha de lui, & en dénouant le bandeau elle lui dit : „ M. WILLIAM, je
 „ vais vous rendre l'usage de vos yeux, mais
 „ je ne saurois m'empêcher d'avoir quelque in-
 „ quiétude ; je vous ai aimé dès mon en-
 „ fance, quoique vous fussiez aveugle ;
 „ vous m'avez aimée aussi ; mais vous allez
 „ connoître la beauté, vous allez éprou-
 „ ver des sentimens qui vous ont été in-
 „ connus jusqu'ici. Si vous alliez cesser
 „ de m'aimer ! Si quelque objet, que vous
 „ trouverez plus aimable, alloit m'effacer
 „ de votre cœur ! Ah ! ma chère
 „ amie, répondit le jeune homme, si je
 „ devois, en jouissant de la vue, perdre
 „ les tendres émotions que j'ai senties tou-
 „ tes les fois que j'ai entendu le son de
 „ votre voix ; si je ne devois plus distin-
 „ guer le pas de celle que j'aime lorsqu'el-
 „ le aporoche de moi ; & s'il falloit que
 „ je changeasse ces plaisirs si doux & si
 „ fréquens, pour le sentiment tumultueux
 „ que j'ai éprouvé pendant le peu de tems
 „ que j'ai joui de la vue ; j'aimerois mieux
 „ renoncer pour jamais à ce sens nouveau.
 „ Je n'ai désiré de voir que pour vous
 „ sentir, vous posséder, vous aimer d'u-
 „ ne autre manière encore ; arrachez-moi
 „ ces yeux, s'ils ne doivent servir qu'à

„ vous rendre moins chère à mon cœur „
La jeune fille l'embrassa en versant de douces larmes; WILLIAM revoit la lumière avec le même trouble & le même ravissement; il ne pouvoit se lasser de regarder sa maitresse: Il l'appelloit en la touchant, & la prioit de parler pour s'assurer que c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit; il ne pouvoit accorder les sensations qu'il éprouvoit par la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres sens; & ce ne fut que par degrés qu'il parvint à distinguer & à reconnoitre les formes, les couleurs & les distances.



REFLEXIONS

Sur l'origine & les progrès des mœurs & de toutes les opinions morales, d'après une dissertation latine du Père STELLINI, religieux Somaſque, professeur de morale dans l'univerſité de Padoue.

C'EST des usages mêmes des nations qu'on tire un des plus forts argumens que l'on ait fait contre la moralité des opérations humaines. Parcourez, dit on, tous les siècles; vous ne trouverez point de coutume si barbare, de mœurs si dépravées, d'opinion si absurde qui ne soient autorisées par l'exemple de quelque nation ou par la doctrine de quelque philosophe. Pour faire sentir la foiblesse de cette objection, examinons de près ces opinions, ces mœurs & ces coutumes; remontons jusqu'à leur origine & exposons-en les progrès.

Tant que l'homme ne cultivoit point la raison, peu d'objets sollicitoient ses sens;

il ne connoissoit que deux sortes de besoins, le besoin de subsister, & celui de se reproduire. Il trouvoit de quoi satisfaire le premier dans les productions spontanées de la nature, & pour remplir le second, il n'avoit qu'à suivre aveuglément son instinct; il ignoroit & l'agriculture & tous ces arts qui en faisant servir la nature aux commodités de la vie, étendent la sphère des desirs, en augmentent l'activité & deviennent souvent la source d'une infinité de maux; ce que les poètes ont ingénieusement désigné par la fable de PROMETHE'E & de PANDORE.

Ce premier âge, privé d'industrie & de desirs, fut appelé l'âge d'or; les mélancoliques sur-tout & les infortunés l'ont grandement célébré. Il n'est pas douteux que, pour nous servir de leur expression, la justice n'habitât alors la terre; dans l'extrême disette où l'on étoit & d'objets & de desirs, quel motif pouvoit on avoir de s'entre-nuire?

Mais ce genre de vie doux & tranquille ne subsista pas long-tems. Le propre d'une nourriture grossière & sauvage est d'augmenter les forces du corps. Devenus plus robustes, les hommes devinrent féroces. Cette féroce ne se déploya d'abord que contre les animaux, mais elle dûc s'éten-

dre aux hommes mêmes dès que l'un voulut empêcher l'autre de satisfaire quelqu'un de ses desirs. Delà les dissensions, les querelles, les meurtres; tout sentiment d'humanité s'éteignit, & l'on ne connut d'autres vertus que l'audace & la force. Alors les plus foibles, pour se mettre à l'abri de la violence des plus forts, commencèrent à cultiver leur raison, & à juger de la bonté, de la justice, & de la rectitude des opérations humaines. Mais les autres mesurant tout par le seul sentiment de leur propre force, non-seulement ne croyoient faire aucun tort aux plus foibles en les opprimant, mais regardoient comme une insulte la résistance que leur oppoient les foibles. Ouvrez les poèmes d'HOMÈRE & l'histoire de THUCYDIDE, vous y verrez que les hommes de ces premiers tems, loin de rougir de leurs brigandages & de leurs déprédations, en tiroient vanité. Les orateurs qu'ATHÈNE envoya à LACÉDÈMONÉ déclarèrent expressément que le plus foible devoit être soumis au plus fort; la nature, disoient-ils, en a jugé de même.

Le peu d'avantage que trouvoient les foibles à suivre la justice & l'honnêteté leur fit sentir plus fortement la nécessité de chercher dans l'exercice de la raison

un supplément à leur foiblesse; ne pouvant résister ouvertement, ils inventèrent des armes offensives & défensives. ils eurent recours aux surprises, aux embûches, à l'artifice, à la ruse. Ces ressources furent d'abord regardées comme viles & méprisables, mais le succès dont elles furent suivies, en fit connoître le prix, & bientôt l'homme le plus accompli fut celui qui réunit la ruse & la vigueur.

L'homme adroit & rusé qui, tant que la jeunesse lui conservoit toutes ses forces, étoit ardent & belliqueux, devint plus doux en devenant plus âgé; la raison dont les lumières l'avoient souvent éclairé lui montra combien l'état de repos & de paix est préférable à l'état d'inquiétude & de guerre. Il donna des conseils aux jeunes gens, il essaya de réprimer leur impétuosité & de leur faire aimer la paix; mais les leçons furent à peine écoutées; comme on le voit dans HOMERE, de NESTOR & d'ULYSSE, qui, malgré toute leur éloquence, ne purent calmer le courroux du bouillant ACHILLE.

Ce que ne purent produire les conseils des sages, le tems & les circonstances l'accomplirent. Le sort de la guerre ne pût pas être toujours égal; il fallut que les uns
cédassent

cédassent aux autres, & leur abandonnassent la supériorité; ainsi, malgré leur fureur, les hommes virent la paix succéder enfin à la guerre: La douceur de cet état se fit sentir aux ames même les plus féroces; on reconnut qu'il valoit mieux goûter & cultiver les fruits de la victoire, que de s'exposer à des travaux longs & pénibles dont le succès étoit douteux. Les sages, dont l'autorité fut alors respectée, inspirèrent l'amour de la concorde & de la société; l'idée du juste & de l'injuste se répandit & se perfectionna; les loix, les arts & les sciences parurent.

Mais cet amour de la paix & du repos; en faisant naître la justice & la douceur; produisit bientôt après la mollesse & tous les vices. Les exercices du corps qui forment & nourrissent la vigueur, furent peu à peu négligés; on se livra entièrement à la recherche des plaisirs, du luxe, des richesses & des honneurs; d'où sortirent différentes espèces de vices jusqu'alors inconnus, tels que la volupté, le faste, l'avarice & l'ambition: Vices qui firent bientôt disparoitre & la concorde, & la justice, & les loix qu'avoit enfantées l'amour de la paix.

Ces mœurs & ces coutumes subirent.

des changemens, & furent plus ou moins durables selon les différens caractères des peuples & les divers climats qu'ils habitoient. Les peuples pauvres, dénués d'esprit & robustes de corps, sont & demeurent ordinairement grossiers & féroces. Ceux qui avec un naturel ardent ont de la finesse & de la pénétration, passent promptement de la férocité à la ruse, & de la ruse à la mollesse & à la volupté. Mais les hommes dont le tempérament est modéré, & l'esprit droit & juste, deviennent prudents, honnêtes & bienfaisans.

Cette légère esquisse de l'origine des mœurs suffit pour faire sentir que ce n'est point par les coutumes des peuples qu'on doit juger de la nature des hommes & de la justice ou de l'injustice de leurs opérations; puisque ces coutumes sont nées dans un tems où, soit défaut de culture & d'éducation, soit parce que les passions étoient trop violentes, soit enfin que les sens eussent trop d'empire, la voix de la raison ne pouvoit pas se faire entendre.

Ces remarques s'appliquent sur-tout aux nations où régnerent les mœurs les plus barbares. Convaincus qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de les détruire, les législateurs se virent contraints de les tolérer. Quelquefois même ils imprimèrent la sain-

teté des loix à des usages moins justes, pour en abolir le plus injustes & sur tout de plus nuisibles à la société: Ainsi chez les Sythes il étoit permis de faire mourir ses parens lorsqu'ils avoient rempli leur douzième lustre ; & chez les Lacédémoniens la loi condamnoit à la mort, non celui qui se rendoit coupable du crime de larcin, mais celui qui se laissoit surprendre au moment qu'il le commettoit.

C'est donc sur les lumières de la raison, & non sur les usages ou sur la législation des peuples qu'on doit juger du système, des principes & des devoirs de la morale. Mais il est tems d'examiner comment se sont formées les opinions touchant les choses qui regardent la vie.

Chaque homme en particulier s'établit la mesure de tout ; il juge des objets, non parce qu'ils sont en eux-mêmes, mais par la manière dont il en est affecté, c'est-à-dire, par le plus ou moins de plaisir qu'ils lui procurent: Or il n'est pas possible que dans une si grande diversité de têtes il ne naisse une très-grande diversité d'opinions. Si ces opinions sont communes à plusieurs personnes placées dans des circonstances semblables, & aiguillonnées par les mêmes desirs, elles prennent la couleur de la vé-

rité, en acquièrent l'empire, & deviennent la règle de nos jugemens, de nos vœux, & sur-tout de l'estime que chacun a pour soi même. On se trouve d'aurant plus parfait & plus excellent qu'on possède en plus grande quantité les choses auxquelles l'opinion publique attache une plus grande valeur.

Le principal objet des vœux & des soins de l'homme est d'obtenir ce qui lui plait sans trouver aucun obstacle : Cependant les obstacles naissent de toutes parts ; il peut en rencontrer en lui & hors de lui : En lui, lorsqu'il est foiblement ou peu heureusement organisé ; hors de lui, s'il est privé des moyens nécessaires pour parvenir à ses fins, ou si quelque rival le traverse. De-là le desir d'une constitution de corps vigoureuse, de l'abondance des moyens & du pouvoir de s'en servir, c'est-à-dire, de la santé, des richesses & de la liberté.

La longue jouissance d'un bien, quelque précieux qu'il soit, en diminue considérablement la valeur. Aussi la plus grande partie des hommes fait elle très peu de cas de la santé, & desire au contraire avec excès les richesses & la liberté qu'il est bien plus difficile d'acquérir & de conserver.

La liberté d'obtenir & sur-tout d'employer à son gré les choses vers lesquelles se portent tous les vœux, s'acquiert difficilement, si l'on n'a sur les autres quelque supériorité. De-là l'ambition ou le desir de commander.

Pour parvenir à dominer, la force du corps, la chaleur de l'ame, l'intelligence & la sagacité deviennent absolument nécessaires; d'où naît l'estime pour la valeur, pour le courage & pour l'esprit.

Mais, comme la force d'un seul homme, quels que soient le courage & les talens dont elle est accompagnée, ne sauroit résister aux forces réunies de tous, il faut nécessairement s'attacher le grand nombre, soit en inspirant la crainte, soit en faisant naître l'espérance, soit enfin en donnant de nous-mêmes une idée avantageuse & imposante; & voilà le principe du desir extrême d'obtenir la considération & le respect.

La supériorité qui naît de l'emploi de la force est redoutée; mais on ne l'aime pas. Celle au contraire qui s'appuie sur l'espérance & la bonne opinion des autres, est douce, agréable & chérie. Ce genre de supériorité appartient à ceux qui tiennent leur puissance de leurs ayeux & ne

l'ont point acquise par la force ; de-là l'estime qu'on accorde à la noblesse d'extraction.

Cette estime étant fondée sur la supériorité, s'exécute & périt lorsque la noblesse perd les qualités & les avantages qui seuls peuvent conserver l'opinion qu'on s'en étoit formée. Aussi les richesses & la libéralité sont elles ordinairement beaucoup plus considérées ; c'est qu'elles produisent & nourrissent l'espoir : Nous ajoutons l'éloquence qui, remuant sans violence les cœurs, donne une supériorité qui n'a rien d'odieux.

Quant à la science, elle n'est d'autre considération parmi le peuple que celle qui naît de l'opinion qu'on se forme du mérite de ceux qui parviennent à réussir dans les choses difficiles ; elle n'obtient qu'une admiration stupide. Enfin, pour remplir la vaste étendue des desirs de l'homme, les arts les moins utiles devinrent nécessaires & furent le plus recherchés.

Après avoir démontré que les opinions & les desirs sont aussi étendus & aussi variés que les affections de l'âme ou du corps, exposons la manière dont on a tracé les préceptes sur la vie & les mœurs, & remontons à la source où ils ont été puisés.

Les différentes opinions sur la valeur des choses que nous devons soit aux sens, soit à l'imagination, soit à la culture de l'esprit & au développement de la raison, furent soumises à l'art, & réduites en préceptes. Ces préceptes furent d'abord confondus avec l'exemple même. On mit sous les yeux des jeunes gens la conduite de leurs ayeux, & sur-tout des vieillards, dont ils pouvoient encore entendre les discours & contempler les actions. Les orateurs & les poètes ont senti tout l'avantage de ce procédé; qu'ils veuillent émouvoir, soit même qu'ils se proposent d'instruire, ils aiment bien mieux se servir de l'exemple que du raisonnement.

L'exemple qui consiste dans le parallèle des opérations d'un homme avec celles d'un autre, a sans doute une grande énergie; mais cette énergie devient bien plus forte, lorsqu'on compare les actions de l'homme avec celles des animaux qui, conduits par le seul instinct, montrent souvent plus de sagesse que ne le font la plupart des hommes, quoiqu'ils soient éclairés par la lumière de la raison. Il n'est donc pas surprenant que la conduite des animaux ait été parmi les anciens une source de préceptes de morale.

Des animaux on passa aux autres parties de l'univers ; ainsi pour faire sentir à l'homme la nécessité de prescrire une règle à ses actions, on lui offrit l'exemple de la nature même, dont les loix sont uniformes & inaltérables ; & comme le développement de ces exemples eût exigé des détails & des discours qui nécessairement en auroient affoibli l'énergie, on introduisit des maximes & des sentences très courtes, mais qui renfermoient un grand sens. Cette manière d'instruire, dont ARISTOTE a fait les plus grands éloges, fut pervertie par les disciples de PYTHAGORE qui, pour s'attirer les regards & les hommages de la multitude, transformèrent leurs préceptes en énigmes. D'autres moins ambitieux & plus sages introduisirent un nouveau genre d'enseignemens, lumineux, agréable & facile ; ils mirent leurs préceptes dans la bouche des animaux : Les plantes mêmes & les êtres inanimés devinrent l'organe de la sagesse ; mais la plupart des philosophes, soit qu'ils craignissent de blesser les hommes puissans, soit qu'ils voulussent donner à leurs discours un air de mystère & de grandeur, eurent recours à l'allégorie toujours plus obscure, & conséquemment moins utile que l'apologue.

Cette manière de présenter les êtres abs-

traits & purement intellectuels sous des images sensibles s'étendit aux branches les plus importantes de la philosophie. Ainsi, pour enseigner la nature de l'univers, l'immortalité de l'ame, l'existence des peines & des récompenses après la mort, les Egyptiens imaginèrent la métempsycolé, doctrine que PYTHAGORE transporta depuis en Italie, & que les disciples, & surtout les poètes, altérèrent par tant d'extravagances & d'aburdités, qu'elle perdit enfin toute croyance.

Malgré les différens moyens qu'on employa pour donner aux hommes des leçons utiles, la science des mœurs demeura très-impairfaite jusqu'au tems de SOCRATE. On voit par les dialogues de PLATON qu'avant ce sage, on ne connoissoit encore ni la nature ni la force de la vertu, & qu'on n'avoit aucune idées du juste & de l'injuste. SOCRATE apprit donc le premier aux humains que c'est de la nature même de l'homme que doivent se déduire tous ses devoirs; seul moyen de réduire la morale en système.

A l'exemple de SOCRATE, tous les philosophes voulurent s'exercer sur la morale; parmi les différentes manières de traiter cette intéressante portion de la philosophie, examinons principalement quels su-

rent à cet égard les sentimens de PLATON, d'ARISTOTE, de ZENON & d'EPICURE.

PLATON, homme d'un esprit vaste & d'une imagination ardente & poétique, uniquement livré à la cœttemplation de ses vérités universelles & éternelles, voulut transporter l'homme, du monde sensible à l'univers intelligible, & proposa une forme de félicité, d'où ce philosophe déduisit une morale qui ne peut convenir qu'aux esprits purs & entièrement affranchis des liens de la matière.

ARISTOTE qui à une grande exactitude de raisonnement joignit une imagination très réglée, envisagea l'homme tel qu'il est, & ne lui proposa que les devoirs qui conviennent à sa nature. Ainsi abandonnant cette vaste & chimérique société où PLATON faisoit commercer les humains avec les dieux & les génies, il considéra l'homme dans l'état où il doit être, c'est-à-dire, dans l'état de société civile; il établit en conséquence les principes de la justice & de la vertu, & en déduisit exactement les devoirs essentiels de la morale,

ZENON, persuadé que l'ame humaine est une portion de la divinité, prétendit que la perfection de l'homme consiste à jouir de lui-même sans que rien puisse l'en empêcher, & comme, selon ce philo-

ſophe, tous les obſtacles ſont étrangers à notre nature & naiſſent uniquement des choſes extérieures qui ſeules, diſoit-il, ſont ſoumiſes au deſtin, il voulut que ſon ſage ſe concentrât tellement en lui-même, qu'il ſe ſuffit tout ſeul & ne prit aucune eſpèce d'intérêt à tout ce qui ſe paſſe hors de lui.

Enfin EPICURE, qui nia la puissance du deſtin & la providence des dieux, prétendit que l'homme, ſans ſ'embarrasſer du reſte de l'univers, devoit ſ'occuper uniquement de lui même & chercher à ſe rendre heureux. On ſçait que ce philoſophe ne voyoit le bonheur que dans le plaſir; & comme un des plus grands obſtacles au plaſir, eſt le deſir des choſes ſuperflues, d'où naiſſent les privations & des troubles toujours accompagnés d'un ſentiment de douleur, il enseigna que la ſageſſe conſiſtoit à moderer les deſirs & à purger les paſſions. C'eſt ainſi qu'en partant de principes très-différens de ceux de ZENON, EPICURE établit à peu près le même ſyſtème de morale....



HISTOIRE

De CATHERINE ALEXOWNA, épouse de
PIERRE LE GRAND, Empereur de Rus-
sie, tirée du *Biéinstock* (*).

CATHERINE ALEXOWNA naquit près de Derpau, petite Ville en Livonie, de parens fort pauvres. Elle perdit son père de bonne heure, & le travail de ses mains suflloit à peine à son existencce & à celle d'une mère accablée d'infirmités.

Elle étoit belle & bien faite ; elle avoit reçu de la nature un esprit aussi vif que juste & folide. Sa mère lui apprit à lire, & un vieux Curé Luthérien l'inflruifit dans les principes & dans les devoirs de la Religion.

CATHERINE avoit quinze ans lorsque fa mère mourut ; elle alla demeurer avec le Curé Luthérien qui l'avoit élevée, & rendit aux filles de cet Eccléfiastique l'éduca-

(*) *Ruchers d'Abeilles*, c'est le titre d'un recueil de différens morceaux de profe & de vers.

tion qu'elle avoit reçue de leur père. Elle prit avec ses élèves des leçons de danse & de musique, & elle continua de se perfectionner dans ces deux arts jusqu'à la mort de son bienfaiteur: Ce malheur la réduisit à la plus affreuse indigence, & la guerre qui s'alluma entre la Russie & la Suède, força CATHERINE à quitter sa patrie & à aller chercher un azile à Marienbourg.

Il lui fallut traverser à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à plusieurs dangers, elle fut attaquée par deux Soldats Suedois, qui sans doute se seroient portés à lui faire violence, si un bas Officier ne fut venu à son secours. Elle rendoit grâce à son libérateur; quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut dans lui le fils du Pasteur Luthérien qui avoit élevé son enfance? Le jeune Officier fournit à CATHERINE tous les secours nécessaires pour achever son voyage, & lui donna une lettre de recommandation auprès de M. GLUCK, ami intime de son père & son intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de se recommander elle-même par son esprit, par ses graces & par sa beauté. Quoi qu'elle n'eut encore que dix sept ans, M. GLUCK lui confia l'éducation de ses deux filles.

Dans cet emploi, elle sçut si bien mériter l'estime du père de ses élèves, que M. GLUCK, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir la main. CATHERINE la refusa; & dans le même tems elle offrit la sienne à son libérateur, quoi qu'il eut perdu un bras & qu'il fut couvert de blessures.

Il étoit sans doute impossible de pressentir la future grandeur de CATHERINE; mais en supposant qu'on la prévît, on eut pu dès lors assurer que sa fortune seroit toujours au dessous d'une telle ame. Le jeune Officier étoit alors en garnison dans la Ville. Sa surprise fut égale à sa reconnaissance; il accepta avec transport la main de CATHERINE. Les deux époux avoient reçu la benediction nuptiale; le jour même, Marienbourg est assiégé par les Russes, le jeune Officier est appelé pour repousser un assaut; il est tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité & de la reconnaissance de son épouse.

Cependant le siège se continuoît avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'assaut. La garnison, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut passé au fil de l'épée. Enfin le massacre ayant cessé, on trouva CATHERINE cachée dans un four.

Elle avoit bravé l'indigence; elle conser-

va sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit & son rare mérite la firent bientôt connoître. On en parla au Général Russe, le Prince MENZIKOFF, dont la destinée étoit aussi bizarre que celle de CATHERINE. Il demanda à la voir; il fut épris de sa beauté; il l'acheta du soldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de sa propre sœur; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à son sexe & à son infortune.

Peu de tems après, PIERRE LE GRAND fit une visite au Prince MENZIKOFF. CATHERINE servit à table avec beaucoup de grace & de modestie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain; il demanda la belle esclave, il lui fit plusieurs questions & il trouva que les charmes de son esprit surpassoient ceux de sa figure. PIERRE qui savoit créer les hommes savoit aussi les juger. Il crut que CATHERINE étoit digne de le séconder dans ses grands desseins. L'inclination se joignit à ses vues politiques & il résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie; il remonta jusqu'à ses premières années; il la suivit jusques dans l'obscurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune

sans avoir de spectateurs, & triomphe sans attendre d'applaudissemens. Il vit CATHERINE conservant par-tout ce caractère de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'Impératrice : Cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secrètement.

CATHERINE sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que PIERRE formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe ; elle changea leur habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit pendant toute sa vie les devoirs d'Impératrice, d'amie, d'épouse, de mère ; eut les talens de l'autre sexe, sans lui sacrifier les vertus & les agrémens du sien. & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit suivi dans l'infortune, & qu'elle avoit porté sur le trône.





ANNONCES DE LIVRES

ET

AVIS DIVERS.

I.

PARALLELE de la condition & des facultés de l'homme avec la condition & les facultés des autres animaux; contenant des observations critiques sur l'usage qu'il fait des facultés qui lui sont propres, & les avantages qu'il en pourroit retirer pour rendre sa condition meilleure, ouvrage traduit de l'Anglois, sur la quatrième édition, par J. B. ROBINET, vol. in 12; prix 2 liv. A Bouillon aux dépens de la Société Typographique, & je trouve à Paris, chez LACOMBE, Libraire, rue Christine. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de sagacité, & contient plus que son titre semble ne promettre. Le Lecteur qui aime à réfléchir y prendra une connoissance particulière de l'homme que l'Auteur considère dans l'état de sa vie, puis dans les divers progrès de la société hu-

maine. Le parallèle que cet écrivain philosophe fait de nos facultés avec celles des autres animaux, servira encore à répandre un nouveau jour sur l'étude de l'homme la plus propre, sans doute, à l'homme.

LA vérité sans art, discours qui a concouru au prix d'éloquence de l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Besançon, en 1768, par M. COULON, Jure expert écrivain, broch. in 12 de 33 pa. A Paris, chez GUEFEIER, au bas de la rue de la Harpe. L'Académie avoit proposé pour le sujet de son prix cette question: „ Com-
 „ bien il est d'angereux d'accorder trop de
 „ considération aux talens frivoles. „ Le discours que nous annonçons est divisé en deux parties. Dans la première l'Auteur fait voir que les talens frivoles énervent l'ame & corrompent les bonnes mœurs; & dans la seconde, qu'ils diminuent les revenus du Roi, & appauvrissent les vrais Citoyens en leur faisant supporter tout le poids des charges de l'état.

LES beaux nœuds, ou l'amour & la vertu, pastorale héroïque, en deux actes, par Madame de ***, br. in 8vo de 32 pag.

A Londres, & se trouve à Paris, chez HUMAIRE, libraire, rue du marché Palu, entre la rue Notre Dame & le petit Châtelet. L'aimable Auteur de cette pastorale persuadée que les nœuds de l'amour & de la vertu, s'ils étoient tissus par les mains d'une jeune beauté, prescriroient aux cœurs destinés à l'himen, une heureuse & douce réforme, a essayé de concilier dans un drame l'une & l'autre divinités, en les unifiant toutes deux. Voici les termes de l'accord proposé par la vertu à l'amour son terrible adverfaire, à l'occasion d'une belle dont il lui disputoit le cœur.

Régez y cômme moi: Soyons inféparables;
 Plus nous ferons unis, plus nous ferons aimables;
 Si la vertu sied bien, quand on est amoureux,
 L'amour est bien placé, quand on est vertueux.

LETTRE de Milord *** à M. BELLE-
 RY de l'Académie des Sciences, Belles Let-
 tres & Arts d'Amiens, & Ingénieur hydrau-
 lique, br. in 12 de 38 pag. avec une p'an-
 che. A Paris, chez CH. ANT. JOMBERT,
 Libraire du Roi, pour le génie & l'artille-
 rie, rue Dauphine. Milord *** avoit de-
 mandé à M. BELLERY une description rai-
 sonnée de la machine hydraulique que M.

LAURENT a fait construire il y a quelques années à Brunoi, & de la nouvelle qu'il vient d'élever à l'Ecole Royale militaire. M. BELLERY répond à cette Lettre, & donne tous les éclairciffemens qu'on lui demande. Il fait voir les avantages des machines de M. LAURENT. Il n'en diffimule point non plus les défauts. Ceux qu'il croit y remarquer sont de deux sortes, défauts dans les principes, défauts dans l'économie.

V OYAGE *sentimental* par M. STERNE sous le nom d'YORICK, traduit de l'Anglois par M. FRENais, 2 parties in 12. A Amsterdam, chez MARC MICHEL REY; & à Paris, chez GAUGUERY, Libraire, rue des Mathurins, au Roi de Dannemarck. M. STERNE fait part à ses lecteurs des sentimens qu'il a éprouvés dans les diverses circonstances d'un voyage qu'il fit en France. Il l'a pour cette raison nommé voyage *Sentimental*; mais ce mot Anglois, dit le traducteur dans sa préface, n'a pu se rendre en François par aucune expression qui y répondit, & on l'a laissé subsister. L'Auteur présente par-tout dans sa personne un caractère aimable de philanthropie qui ne se dément jamais. Quelquefois sous le

voile de la gaité & même de la bouffonnerie , il laisse échaper des traits d'une sensibilité tendre & vraie qui arrachent des larmes en même tems qu'on rit. M. STERNE vouloit étendre son voyage jusqu'en Italie ; mais la mort l'a prévenu. Il étoit venu à Paris pendant la dernière guerre ; & n'y étoit pas moins connu qu'à Londres par son livre singulier intitulé : *La vie & les opinions de TRISTHAM SHANDY*. On lui demandoit un jour s'il n'avoit pas trouvé en France quelque caractère original dont il put faire usage dans son Roman : „ Non , dit-il , les hommes y sont „ comme ces pièces de monnoie , dont „ l'empreinte est effacée par le frottement.

ANECDOTES *Germaniques depuis l'an de la fondation de Rome 648 , & avant l'Ere Chrétienne 106 jusqu'à nos jours in 8vo , petit format de 727 pa. A Paris , chez VINCENT , Imprimeur Libraire , rue St. Séverin , 1769.* Ces Anecdotes Germaniques se feront lire avec plaisir après les Anecdotes Françaises , Angloises , Italiennes annoncées précédemment. Cependant comme ceci n'est qu'un choix que l'on a voulu rendre court , on ne doit pas espérer d'y trouver toutes les instructions que fournit

l'histoire. Mais on y verra plusieurs traits historiques que l'on est bien aise de retenir, d'autres qui nous donnent une connoissance plus particulière d'un homme illustre, & des mœurs, coutumes & usages d'une Nation. L'Editeur y a joint quelques petits faits agréables & piquans. Un riche marchand de Nuremberg vint un jour se plaindre à l'Empereur RODOLPHE, qu'ayant donné à garder à son hôte la bourse où il y avoit environ cent florins, & payant voulu retirer, l'hôte avoit nié le dépôt, parce qu'il n'y avoit pas de témoins. Cet hôte étoit riche, un des premiers de la Ville, & ne pouvoit être aisément convaincu. L'occasion seule étoit capable de le confondre. Un jour que les Députés de Nuremberg se présentèrent à l'Audience de l'Empereur. RODOLPHE reconnut l'hôte parmi eux. Il s'approche de lui; & examinant sa parure: *Vous avez,* lui dit il, *un assez beau chapeau; troquons.* L'hôte avec joie présente aussitôt son chapeau. & reçoit celui de l'Empereur. RODOLPHE sort de la salle sous quelque prétexte, & ordonne à un Bourgeois qu'il rencontre d'aller, de la part de l'hôte, demander à sa femme, la bourse où étoit le dépôt que le marchand avoit désigné, & de lui montrer le chapeau, pour preuve de

sa mission. L'hôteſſe, à ce ſigne, remet la bourſe au Bourgeois, qui la rapporte à l'Empereur. Il rentre dans la ſalle, avec le marchand qu'il avoit fait appeller, & fait de nouveau plaider la cauſe à ſon Tribunal. L'hôte infidèle affirme encore avec ferment qu'il n'a point la bourſe RO-DOLPHE, indigné, la lui préſente, la remet au marchand, & condamne l'hôte à une groſſe amende.

LE *Philoſophe Allemand; par M. JEH. ****
brochure in 12 de 73 pa. A Amſterdam,
& ſe trouve à Paris, chez VENTE, Li-
braire, montagne Ste Geneviève. » Le Ba-
 » ron de MONTNER, c'eſt le nom du Phi-
 » loſophe Allemand, étoit un de ces hom-
 » mes bruſques, qui croient que la fran-
 » chiſe tient lieu de tout mérite; & qu'on a
 » toutes les vertus quand on fait avouer
 » hautement ſes défauts. Il frondoit tou-
 » tes les bienſéances, ſe faiſoit un trophée
 » de ſes ridicules, & ne pardonnoit point
 » aux autres la moindre foibleſſe: Il croioit
 » qu'une bourade étoit une ſaillie philo-
 » ſophique. Plein de ce ſiſtème, il ne
 » ménageoit ni la Cour, ni la Ville.. Il
 » lançoit ſes traits ſatyriques, ſans ſe pro-

20 poser aucun but, souvent même il les
 20 tournoit contre lui même; & faisoit à
 20 ses propres dépens les fraix de la conver-
 20 sation. Ces défauts étoient cependant
 20 rachetés par des qualités excellentes; on
 20 parlonne aisément les vices de l'esprit
 20 en faveur des vertus du cœur; il étoit
 20 né bon, il étoit généreux & quelque-
 20 fois prodigue, philanthrope par air, mais
 20 au fond aimant ses semblables; tant il
 20 est vrai qu'il ne faut pas confondre l'hu-
 20 meur & le caractère: Celui-ci tient par
 20 des liens étroits à l'essence de l'ame,
 20 l'autre est un effet de l'œconomie ani-
 20 male. „ Les traits de ce portrait se trou-
 vent développés dans la suite du Roman.
 L'auteur pour leur donner plus de relief
 marie son prétendu Philosophe Allemand
 âgé de 50 ans à une jeune veuve de 20
 ans qui a un goût décidé pour les mœurs
 françoises, & qui est indignée qu'on ait
 l'air Allemand à Manheim.

LETTES d'un Fermier de Pensylvanie
 aux habitans de l'Amérique septentrionale,
 traduites de l'Anglois, vol. in 12 de 258
 pag. A Amsterdam. Ces lettres ont fait la
 plus grande sensation à Londres, & dans
 l'espace de six mois il s'en est publié plus de

trante éditions dans les Colonies Angloises de l'Amérique. L'Auteur de ces Lettres, M. DICKINSON de Philadelphie, a cette éloquence vraie & animée qui parle à l'esprit & au cœur; aussi ses Lettres ont-elles produit tout l'effet qu'il pouvoit en espérer. Elles ont éclairé les Colonies de l'Amérique sur leurs véritables intérêts, & leur ont inspiré cet esprit de force & d'unanimité qui leur a fait repousser avec le plus grand succès les nouvelles entreprises de la Métropole contre leurs privilèges.

CONTES *Persans*, par INATULA DE DELHI, traduits de l'Anglois, 2 parties in 12. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez VINCENT, rue St. Severin. INATULA qui s'étoit proposé pour objet dans son Roman de guérir un Prince des peines & des folies de l'amour lui raconte à cet effet l'histoire de quelques femmes perdues de mœurs, que les prisons d'un Serrail, ni la vigilance des Eunuques ne peut contenir dans le devoir. Mais ce contrepoison n'a point d'effet sur l'esprit d'un Prince éperdument amoureux. Aux Indes, ainsi qu'en Europe, on a toujours plus de penchant que de défiance pour les charmes d'un sexe qui règne jusques dans l'esclavage. Le

seul fruit donc que le lecteur pourra tirer de l'ouvrage de l'Auteur Indien, c'est la confirmation de cette maxime que le cœur humain s'arme & se révolte naturellement contre la violence & la contrainte; & que le meilleur gardien de la vertu des femmes est une entière confiance de la part de leurs maris. INATULA a inséré dans son histoire principale quelques Contes épisodiques qui ne sont pas également intéressans, ni tous absolument neufs. Le lecteur pourra même être surpris de trouver dans les leçons des six commères, à la fin de la première partie, un Conte de l'Amandier, presque entièrement semblable au Conte du Poirier qui est dans la gageure des trois commères de LA FONTAINE. Mais l'écrivain Asiatique l'avoit emprunté de BOCCACE, & l'italien avoit peut être tiré de l'Orient quelques uns des siens. Le Traducteur a conservé dans sa traduction le caractère du stile Oriental. Ce caractère cependant, ainsi qu'il l'avoue lui même, doit se trouver plus fortement exprimé dans la traduction Angloise que dans la Françoisse, parce que la seconde a été faite sur la première, & que les traducteurs ont employé deux langues dont l'une plus libre se prête plus que l'autre à toutes les hardiesses de l'imagination orientale. Ce stile Asiatique a bien des

défauts sans doute, mais n'a-t-il pas aussi ses beautés ? Sous la plume enchanteuse des écrivains Orientaux tout devient visible ou palpable. Leurs expressions figurées abondantes & vives comme les productions même de la terre qu'ils habitent échauffent le cœur & fluent agréablement l'imagination. Mais il faut leur pardonner des répétitions fréquentes, des passages rapides & sans transition d'une idée à l'autre, des métaphores quelquefois outrées & des imaginations souvent gigantesques. „ Si l'astre de votre naissance, dit INATULA à ses lecteurs, a versé dans votre ame la sublimité des talens, corrigez mes pensées, élevez les à la hauteur des cieux où vous respirez. Que si votre esprit rampe, ne trahissez pas votre faiblesse en montrant la mienne. Les maîtres de l'harmonie des paroles, & les décorateurs du temple des sciences savent avec quelle activité, quel travail, il faut mettre en jeu tous les leviers de l'ame, fouiller dans les retraites du cerveau, creuser dans la profondeur des mines du génie, pour en tirer l'or de la poésie : ils savent qu'on ne peut exposer aux regards du soleil une seule perle digne de la couronne des arts, sans plonger cent fois dans l'Océan de la pensée.

LES *Graces*. A Paris, chez LAURENT PRAULT & BAILLY, Quai des Augustins. 1769. Vol. in 8vo de 330 pag. avec figures. Ce Titre assurément ne pêche point par la prolixité qu'on reproche à beaucoup de titres d'Ouvrages, que les Lecteurs impatiens lisent aussi peu que les Préfaces. On pourroit même le trouver trop concis, en ce qu'il laisse deviner le genre ou le caractère de l'Ouvrage, qui doit au moins être indiqué dans un titre. Il parût il y a 20 ans un Ecrit fugitif intitulé, *le Portrait des Graces, dédié à VENUS*. C'étoient des Chançons où l'on faisoit le Portrait de trois jeunes Personnes célèbres par leur beauté dans Paris. Le Livre que nous annonçons, n'est rien de semblable. C'est un Recueil où les Editeurs ont rassemblé ce que les Anciens & les Modernes ont dit de plus agréable & de plus exact, tant sur *les Graces* que sur *la Grace*: Car on les distingue bien ici.

» Les Graces sont de la nature; la grace
 » peut être l'ouvrage de l'Art » On va
 voir par le choix des Pièces que cette Collection n'est pas moins instructive qu'amusante. Elle comprend, dans l'ordre où nous les citons, l'Ode de PINDARE sur

les Graces, traduite par l'Abbé MASSIEU; une Dissertation sur les Graces, par le même; les Graces, Ode à M. le Duc de VENDÔME, par LA MOTTE; la charmante *Epître aux Graces*, si connue; un Conte Anacréontique sur les Graces, traduit de l'Allemand; un Extrait du Ballet des Graces, de ROY; les Graces vengées, Drama traduit de l'Italien de l'Abbé METASTASIO; les Graces, Comédie de M. de SAINT FOY; une Lettre du Chevalier de MERE' à la Duchesse de LESDIGUIERES sur la beauté & les Graces; un Extrait du Dictionnaire Encyclopédique sur les Graces; un petit morceau sur la Grace, par M. WATELET, de l'Académie Françoisé; un Dialogue sur la Grace & la beauté, traduit de l'Anglois; des Réflexions sur la Grace dans les ouvrages de l'Art, par le célèbre Abbé WINCKELMANN; des Pensées sur la Grace, traduites de l'Italien de ZANOTTI, & le beau Discours sur les Graces du feu P. ANDRE'. Nous sçavons qu'il a paru en Hollande un Recueil à peu-près du même genre; mais comme nous ne l'avons pas vû, nous ne sommes point en état d'en faire la comparaison avec le nôtre. Celui ci est orné de six Estampes dont une placée au frontispice est d'après M. BOUCHER, premier Peintre

du Roi, & les cinq autres gravées de différentes mains, sont du dessein de M. MOREAU le jeune. La première est un Groupe de Graces, aussi sçavamment qu'agréablement dessiné, & d'un goût de Dessin très biquant. Elles portent comme en triomphe l'Amour élevé par dessus leur tête. Il y a dans les cinq autres morceaux des beautés d'expression, mais un peu trop d'uniformité. La répétition de ces Graces qu'on revoit ici trois fois nues & deux fois drapées, n'est pas d'une invention heureuse, & a quelque chose de fastidieux. Sans présenter si souvent les mêmes figures, on pouvoit indiquer les Graces par diverses compositions relatives aux Pièces les plus marquées du Recueil. Cet Ouvrage sorti des Presses du Sr. PRAULT l'ainé, qui a succédé dans l'Imprimerie à son Père, est d'une belle exécution & très proprement imprimé.

2.

LA lumière dont l'eau de la mer brille souvent pendant la nuit est un des phénomènes les plus curieux que nous présente la nature. Rien de plus frappant, au milieu des plus épaisses ténèbres de la nuit & au commencement d'un orage, que de

voir les feux dont la mer étincelle de toutes parts se mêler & se confondre, pour ainsi dire, avec les éclairs qui si long-tems même tous le Ciel & l'horizon. Rien de plus agréable, lorsqu'on est témoin de ce spectacle sur une côte habitée par des pêcheurs dont la nuit & les approches de la tempête ramènent les barques vers le port, que de voir toutes ces barques portées sur des flots en quelque sorte enflammés, & environnées des longues lames de feu que produit chaque coup de rames. Plusieurs savans célèbres ont écrit sur ce brillant phénomène, mais ils sont peu d'accord entr'eux sur les causes qu'ils en assignent. C'est ce qui a engagé M. RIGAUT, Physicien de la Marine, à entreprendre diverses recherches sur cet objet; dans les voyages qu'il a faits par ordre de la Cour sur le vaisseau du Roi *les six Corps* en 1763, & sur *le Brillant* en 1764, ainsi que dans la plupart de nos ports de l'Océan, où il a eû occasion de séjourner. Ces recherches ont fait l'objet d'un Mémoire qu'il a communiqué à l'Académie Royale des Sciences en 1768.

Il résulte des observations de M. RIGAUT que l'Océan, depuis le port de Brest jusqu'aux Isles Antilles, doit principalement la lumière dont on voit souvent

briller ses eaux pendant la nuit, à une immense quantité de petits polypes à peu près sphériques, presque aussi daphanes que l'eau, ayant environ un quart de ligne de diamètre, & qui n'ont qu'un seul bras d'environ un sixième de ligne de longueur, qu'ils meuvent avec beaucoup de lenteur, ainsi que leur corps.

Ces polypes deviennent lumineux dès que l'on agite l'eau de la mer, ou lorsque quelque insecte s'approche d'eux. Lorsqu'il y en a un très grand nombre qui jettent ainsi de la lumière tout à la fois, on est tenté au premier aspect de croire que cette lumière est propre & parti ultérieure à l'eau dans laquelle nagent ces insectes presque daphanes & imperceptibles; mais si l'on se donne la peine d'examiner avec plus d'attention, on reconnoit bientôt qu'ils sont eux-mêmes la source de cette lumière.

En puisant de l'eau à la surface de la mer, lorsqu'elle est lumineuse, on se procure aisément une bonne quantité de ces polypes, parce qu'ils se tiennent toujours à la surface, ou très-près de la surface; mais M. RIGAUT observe que, pour les bien voir, il faut remplir d'eau lumineuse une caraffe ou un balon de verre blanc & mince,

mince, dont le col soit étroit, & qu'en suite l'observateur doit placer le vase sur un plan solide, entre lui & le jour d'une fenêtre, ou bien, si c'est la nuit, entre son œil & la lumière d'une bougie. Au bout de quelques minutes on voit les polypes rassemblés à la surface de l'eau, & contre les parois de verre, où il est facile d'en prendre avec un pinceau ou la barbe d'une plume, pour les placer sur un porte-objet au foyer d'un microscope. C'est ainsi qu'il est parvenu à découvrir leur figure, à la définir, & à distinguer les mouvemens de ces individus. Il a trouvé aussi le moyen d'en rassembler plusieurs milliers dans le col d'une fiole; ce qui rend leur examen beaucoup plus facile. Il ne s'agit pour cela que de remplir avec de l'eau lumineuse un grand nombre de bouteilles jusqu'à ce que l'eau soit prête à se répandre, de laisser ces bouteilles en repos pendant quelques heures, & de verser doucement l'eau de la surface de chacune dans une fiole de verre blanc.

On trouve souvent parmi ces polypes quelques *Monocles*, des *Binocles*, & d'autres petits insectes qu'il est aisé de distinguer de ceux-ci, parce qu'ils ont des mouvemens très vifs & qu'ils ne paroissent pas être lumineux.

Nous rendions compte dans notre prochain Journal de quelques unes des expériences par lesquelles M. RIGAUT s'est assuré què ces polypes font autant de foyers lumineux, qui éclairent l'eau dans laquelle ils nagent.

3.

LA Société Royale des Sciences de Montpellier a proposé pour sujet du prix de cette année 1769, de déterminer : *Quels sont les principaux caractères des Terres propres à la production des grains? Quels sont les défauts de celles qui sont propres à en produire, & les moyens d'y remédier, ou de tirer de ces mêmes Terres un meilleur parti?* Voilà tout le secret de l'Agriculture, apparemment peu connu depuis près de 6000 ans que l'homme exerce, interroge, essaie la terre, en un mot cultive & laboure. Ces questions seront rétolues dans l'ouvrage de M. DE SUTIERES. Le prix de Montpellier, est une somme de 300 liv. donnée par un des Membres de la Société. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. DE RATTE, Secrétaire perpétuel de la Société, & reçus jusqu'au 31 Décembre inclusivement.

4.

ENTRE une infinité de traits qu'on raconte sur la popularité d'HENRI IV, celui-ci n'est pas le plus mauvais. Un jour ce Prince s'entretenant avec un Vigneron du Blémois, sans être connu, finit par lui demander combien il gagnoit par jour? *Quarante sols.* Que faites vous de cet argent? *Quatre parts.* Et comment les dispensez-vous ces quatre parts? *De la première, je me nourris; avec la seconde, je paye mes dettes; je place la troisième; & la quatrième, je la jette dans l'eau.* Ceci est une Enigme pour moi. *Je vais vous l'expliquer.*

» Vous entendez que je commence par
 » me nourrir du quart de mon gain. Un
 » autre quart sert à nourrir mon père &
 » ma mère qui m'ont nourris. Le 3me
 » quart est employé à élever mes enfans,
 » qui me nourriront un jour. La der-
 » nière part est pour le Roi qui n'en tou-
 » che rien ou presque rien; partant per-
 » due pour lui & pour moi ».



A M L L E

AVEC les charmes de l'amour ,
 (Ou si vous l'aimez mieux des Anges ,)
 Vous avez eu jusqu'à ce jour
 Plus de bonbons que de louanges,
 Quand vôtre miroir aujourd'hui
 Vous dit que vous êtes jolie ,
 Loin qu'on vous en parle après lui ,
 On veut que vôtre cœur l'oublie.
 Tout sans cesse occupe vos yeux :
 Vôtre esprit vif est curieux ;
 C'est le bon esprit à vôtre âge :
 Il cherche un sens, un mot nouveau ,
 Et des objets dans le cerveau ,
 Il place les noms & l'image :
 A vôtre esprit pourtant , B. . .
 Personne encor ne rend hommage.

Quand vous baillez à quelque trait,
 D'un certain livre fort abstrait ,
 Vôtre mie aussi tôt vous gronde ;
 Elle prétend que par projet
 Vous vous ennuyez d'un sujet
 Qui doit ennuyer tout le monde.
 On vous fait un sermon chrétien
 Sur votre ignorance profonde ,
 Et jamais vous n'entendez bien
 Ce bon livre où l'on n'entend rien
 On est encor plein d'injustices

Sur vos mœurs , sur vos goûts naiffants
 De vos vœux les plus innocents
 On exige des sacrifices.
 On vous apprend l'art d'obéir ,
 Eh ! B . qu'en pourrez vous faire ?
 Tous les cœurs voudront vous servir.
 Oui , vous avez le don de plaire ,
 Du sentiment , de la gaieté ,
 Des graces , de l'égalité ;
 Vous ressemblez à votre mère ;
 Vous avez avec sa beauté ;
 Son esprit & son caractère.

VOLEZ papil'on libertin ;
 Aux fleurs de nos vergers , le printems vous rappelle ,
 Plus pressant qu'amoureux , plus galant que fidèle ,
 De la rose coquette allez haïser le sein ,
 Qu'un goût vif & léger vous amuse auprès d'elle ;
 Triomphez , & volez soudain
 Au près d'une rose nouvelle.
 D'aimer & de changer faites-vous une loi ,
 A ces douces erreurs consacrez votre vie.
 Ce sont là des conseils que j'aurois pris pour moi ,
 Si je n'avois point vu SILVIE.

C H A N S O N .

SANS dépit , sans légèreté ,
 Je quitte une amante volage ,

Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à LISETTE.
J'ai déjà quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

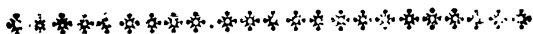
Sans rougir, j'ai vu sous l'ormeau
SILVANDRE aux pieds de l'infidèle ;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que SILVANDRE a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de LISETTE ;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour TIMARETTE.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire ;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

LISETTE a perdu plus que moi :
J'étais tendre, elle étoit coquette ;
LISETTE m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus LISETTE.



SEUL SURNOM,

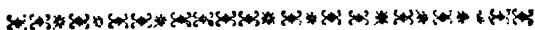
Convenable à Sa Majesté le Roi de Prusse.

Des surnoms, qui brillent dans l'histoire,
 Et font briller la fleur du genre-humain,
 Il n'en est point, qui suffise à la gloire
 De FREDERIC, nôtre contemporain.

Réunissant lui seul tous les talens,
 Et les mettant en sublime pratique;
 Par ses vertus méritant nôtre encens;
 N'est-il que GRAND? Il est de fait UNIQUE.

U. 15 Juillet 1769.

M. M



LOGOGRAPHE

On m'affuble, Lecteur, de diverses livrées,
 Tantôt, jaunes, tantôt bleuâtres ou marbrées;
 Mais le bon goût n'est pas dupe de mon habit,
 Mon mérite est interne; à lui tient mon debit.
 Amufante, on m'accueille, ennuyeuse, on me fion-
 de

En deux égales parts veux-tu me partager,
 Ma première moitié verse à boire à la ronde,
 Et la seconde fait un excellent manger

Le mot de l'Enigme du mois passé est les 7 notes
 de la Musique, trouvées par le Moine Arctin



T A B L E.

O BSERVATIONS sur <i>Shakespeare</i> . page	3
<i>Réflexions sur l'Histoire.</i>	30
<i>Fragment sur le stile traduit de l' Italien.</i>	38
<i>Pensées détachées.</i>	51
<i>Discours sur les poèmes philosophiques.</i>	61
<i>Lettre sur un Aveugle né &c.</i>	71
<i>Réflexions sur l'origine &c.</i>	77
<i>Histoire de Catherine Alexowna</i>	92
<i>Annonces de Livres & Avis Divers.</i>	97
<i>A Mlle</i>	116
<i>Chmson.</i>	117
<i>Seul surnom, convenable à S. M. le Roi de Prusse.</i>	119
<i>Logogriphe.</i>	119

Le mot du Logogryphe du mois passé est CASSEBOLE, dans le quel on trouve, *rosé*, *or*, *as* monnaie *as* au jeu, *cors*, la chevelure de la tête d'un cerf dont on compte l'âge par le nombre de *cors*, *Cesar*, *orle*, *cor* aux pieds, *lac*, *arc*, *sel*, *Ecosse*, *Arles*, *os*, *cale*, pris pour supplice, *fond*, *coëffe*, *bonnet*, *Eole*, *rosse*, *case* d'échiquier, de *damièr*, *ligne* de trictrac, *case* pris pour une maison, *école*, *crossé*, *jeu*, *crossé* de fusil, *crossé* d'évêque, *rs*, *sol*, *jole*, *sol* terrain, *crasse* *race*, *aloës*, *casse*, *carosse*, *sale*, *Corse*, *sac* d'une Ville, *col*, *roc*, terme de blason, *roc* fer de lance de tournois, *roc*, *ros* au jeu d'échecs, *elos*, *rosée*, *rale* de genêt.